

LE CHÂTEAU RHÉNAN

Necktar

Je ne sais dire d'où me vient

La tristesse que je ressens.

Un conte des siècles anciens

Hante mon esprit et mes sens.

L'air est frais et sombre est le ciel,

Le Rhin coule paisiblement

Les sommets sont couleur de miel

Aux rayons du soleil couchant.

Die Lorelei, Heinrich Heine

Prologue

Une bruine froide s'abattait sur Montréal. La nuit était tombée depuis longtemps. Pas un chat dans les rues. Les derniers passants se hâtaient de rentrer, glacés par l'automne québécois. Arman revenait de la piscine, sac de sport sur l'épaule, rêvant de son canapé : une soirée à regarder un vieux film en buvant du cognac. Docteur en médecine et chercheur en biologie médicale, il passait six mois à Montréal pour effectuer des recherches. A trente-neuf ans, il avait passé toute sa vie à étudier. Il pratiquait la médecine dans un hôpital de Moscou à temps partiel ; pour avoir le temps d'étudier, encore et encore. Tadjik de naissance et russe depuis quelques mois, il lui était difficile d'obtenir un visa et de voyager. Quand on lui proposa le poste au Canada il sauta sur l'occasion.

Arrivé à la fin de l'été, il apprécia la chaleur de septembre et les couleurs d'octobre. Désormais, novembre affichait sa grise-mine. Une violente rafale immobilisa l'homme qui protégea son visage de sa main. Son chapeau s'envola et se posa sur un journal détrempé. Il se baissa pour ramasser son couvre-chef ; une image attira son attention. Sidéré, il laissa choir son sac de natation. Il s'accroupit, se saisit du journal pour examiner la photo et l'article qu'elle illustrait. Le journal, un supplément culturel du Devoir, datait du mois de juillet. Arman demeura pétrifié de stupeur, Faven figurait sur cette photo.

Il avait encadré la photo du journal et la contemplait sans cesse. Il songea à elle, à Faven, la revoir après toutes ces années. La femme, la seule, Faven. Avant leur première rencontre, il suivait les préceptes de son idole Omar Khayyâm, hédoniste, buvant du vin et baisant des lèvres. Aucune limite au plaisir. Sa devise était : « Les sages ont beau considérer d'un bout à l'autre ce monde de poussière, séjour de l'inconstance, ils n'y verront rien d'agréable que le vin en rubis et les beaux visages.¹ ». Puis une ligne s'était tracée entre son cœur et celui de Faven. Il avait continué à boire du vin mais ne baisait plus que les lèvres de Faven. Elle lui avait offert ce qui lui manquait : le sentiment de pérennité. Après l'avoir perdue, il venait de retrouver sa trace d'une manière inattendue. Il devait la revoir au plus vite ! Après toutes ces années ! Un obstacle cependant : le visa pour aller en Europe. Lui, le brillant chercheur, démarcherait moult centres de recherches avec à la clé le visa Schengen. Le rendez-vous manqué allait avoir lieu, enfin ! Devait-il prévenir ou faire la surprise ? Était-il encore attendu ? Que fallait-il espérer ? Il n'en avait aucune idée. Il décida de ne pas s'annoncer. Les retrouvailles n'en seraient que plus émouvantes. Cependant, si Faven était amoureuse d'un autre, déjà mariée, à la tête d'une famille... Il écarta ces hypothèses, pensa à la Faven de l'époque : brillante, extravagante, énergique. Physiquement, elle était une beauté parfaite. Aucune femme, jamais, ne lui était arrivée à la cheville dans aucun domaine. Mais surtout, le lien les unissant, l'alchimie, cela ne

¹ Omar Khayyâm, Les Robâiyat (331), éditions Liber.

pouvait se briser. Faven était la seule et l'unique. Si elle le rejetait, il demeurerait seul, se consacrerait à l'étude jusqu'à la fin.

Arman lisait des vers de Khayyâm : « Ce rubis précieux vient d'une mine à part, cette perle unique est empreinte d'un sceau à part ; nos différentes conclusions sur cette matière sont erronées, car l'énigme du véritable amour s'explique dans un langage à part (et qui n'est pas à notre portée). »². Ce quatrain le renvoya à une sombre époque. Il soupira et baissa les yeux, pensa aux concours de circonstances qui l'avaient séparé de la femme aimée. Il avait si souvent pleuré sa jeunesse entachée, l'insouciance brisée. Après le drame, il devint plus sage. D'hédoniste invétéré, il devint stoïcien. Il lut les penseurs latins et se replongea dans les écrits de Saadi³. Il reprit ses études après l'injustice immense. La médecine, la biologie, la philosophie, cela lui permit d'échapper à la dépression. Mieux que des médicaments ou des drogues chimiques : des livres ! Pendant les vacances il avait cherché, remué ciel et terre, s'était rendu sur place. À la recherche de Faven, En vain, il n'avait jamais retrouvé sa lumière.

Arman flânait dans un parc. Sur les rives du fleuve vierges de bitume, de grillages et autres entraves. Au centre-ville, de nombreux obstacles empêchaient de longer les berges. Arman avait besoin de l'eau pour ordonner ses pensées. Et puis, tout avait commencé au bord d'un

² Omar Khayyâm, Quatrain no 23, éditions Liber.

³ Poète persan de l'époque médiévale.

fleuve ! Le fleuve avait veillé sur leur amour ! Aujourd'hui, le soleil enchantait les promeneurs. On profitait de la douceur avant les frimas de l'hiver, aux portes de la vallée du Saint Laurent. Pensif, Arman s'abîmait dans ses souvenirs. Un pressentiment favorable l'avait conduit à Montréal et le voilà qui se vérifiait ! Mais comment agir ? Il s'interrogeait sur la conduite à tenir, pesait le pour et le contre de chaque hypothèse. Un jeune homme attira son regard, un grand brun. Arman demeura sans voix : cet homme figurait sur la photo du journal ! Quand il fut à son niveau, il le salua avec réserve. Le jeune homme eut l'air interrogateur, se connaissaient-ils ? Arman se présenta. Il expliqua où il l'avait vu. Puis il parla de sa quête... Il sortit une photo de sa poche pour appuyer ses propos. Le jeune homme, bouleversé, approuva d'un hochement de tête. Il finit par murmurer : « Je vais vous aider, vous pouvez en être sûr ! ». Il l'invita à dîner, touché par son histoire, mais comment ne pas l'être ?

Une amitié se noua entre Arman et le jeune homme brun. Ils se voyaient pour manger, jouer aux échecs et élaborer un plan. Son nouvel ami se démenait pour l'aider. Il lui confia : « la fille que j'aime est retournée dans son pays, je vais la rejoindre l'été prochain. Elle me manque... ». Bien sûr ce manque était différent, la séparation plus courte, mais le jeune homme comprenait la blessure d'Arman. Ils discutaient parfois toute la nuit. On édifia un plan bien ficelé : on ne pouvait brusquer les choses, tout avait été pensé au détail près. Mais un

jour, le jeune homme montra à Arman un reportage télévisé sur Faven. « J'ai une surprise pour toi ! » il sourit avec malice. Faven apparut sur l'écran, rayonnante. Une voix annonça : « Elle est un ovni dans son domaine, un ovni plébiscité par toute la sphère... ». Au bout de cinq minutes Arman demanda d'arrêter. La voir bouger dans la télé fut un choc. La main devant les yeux il secoua la tête : on ne pouvait pas entrer ainsi dans l'existence de la jeune femme. C'était trop tard. Faven avait une vie, Faven n'était plus celle d'autrefois. Il baissa la tête : trop d'eau avait coulé sous les ponts. Il ne lui connaissait même pas ce talent, celui dont parlait le reportage. Son ami le réconforta : « Attends, je viens de penser à quelque chose... ». Il lui exposa son idée, délicate à concrétiser. Mais le jeune homme aurait soulevé des montagnes pour aider son ami.

Arman avait postulé dans plusieurs centres d'immunologie et Montpellier l'avait accepté : le sésame pour revenir en Europe ! Le visa Schengen ! Cela n'avait pas été simple, mais sa brillante carrière avait permis son embauche. Il allait devoir perfectionner son français mais il était prêt à tout. Pendant ce temps, son complice avait usé d'un stratagème. Le plan avait été revu. Le jeune homme brun s'était mis en quatre pour concrétiser leur projet. C'était dans la poche ! Le rendez-vous était pris ! Avant Montpellier, Arman ferait un détour de quelques centaines de kilomètres... Il ne tenait plus en place. Il avait oublié les courants philosophiques, la sagesse et les penseurs. La vie seule le passionnait. Le bonheur l'avait envahi et tout ce qui était lui semblait

fabuleux, y compris le froid persistant, la pluie glacée, la nature en hibernation depuis des mois. Il songeait : la nature attend le grand moment, là, elle s'épanouira comme jamais. En attendant l'instant béni, elle est gelée, immobile.

Puis ce fut l'été. Arman ne tenait plus en place. L'avion amorçait la descente, ralentissait. Le temps s'était accéléré : parti le soir, on avait traversé une courte nuit et on arrivait avec le soleil éblouissant. Le tout en moins de huit heures. Le plus beau jour débutait, sa vie aussi. Il savait que Faven serait là, illuminant le lieu, le temps. Comme la première fois qu'il l'avait vue... Il venait d'arriver en Europe ; dix-huit ans, garçon joyeux et turbulent. Il avait vécu dans un pays morose et rêvé de contrées radieuses. Il fut accepté en médecine en Allemagne. Il atterrit à Francfort et tomba amoureux du pays. Il le découvrit avant le début de l'année universitaire, châteaux et thermes, forêts et lacs, beuverie sur les flancs des collines ensoleillées et fêtes de cette nouvelle existence riante. Cerise sur la forêt noire, il rencontra l'amour. Hélas, des circonstances déplorables les séparèrent... Il se sentait coupable car il avait souvent pensé : c'est trop beau pour être vrai, ça ne peut pas durer, moi humble tadjik je ne peux connaître un tel bonheur ! Impossible d'effacer ces pensées, elles revenaient, tenaces. Ce fond de nihilisme en lui... Il avait changé. Après ces années longues comme une vie, tout pouvait être trop beau, tout durerait ! Aujourd'hui, dans cet avion, il acceptait le bonheur à bras ouverts, même pris en cachette. Il le méritait.

Chapitre 1

Tania sortit de son cours de boxe et se hâta de regagner sa maison. Elle courait dans le centre de Milan, pressée de faire sa valise pour le grand départ. Les artistes avaient tenu leur promesse : ils allaient se retrouver⁴! Le canton de Schaffhouse en Suisse les avait invités dans un cadre enchanteur : le Château Rhéna. Perché sur une colline, il dominait le Rhin et une ville médiévale, Stein am Rhein. Charmant ! Cela promettait un été paisible et champêtre. La jeune femme, surexcitée, était impatiente de faire les quatre cents coups avec ses camarades. Elle pénétra chez elle et posa son sac. Débarrassée de ses obligations, elle pouvait songer aux vacances, studieuses tout de même : un artiste n'est jamais en congé. La jeune femme devait élaborer la collection printemps-été de l'année d'après. Elle avait du pain sur la planche ! Elettra, assise dans le canapé, se leva pour l'embrasser. Sa fille de dix-neuf ans l'accompagnait en Suisse. Elettra étudiait l'archéologie à l'université de Bologne. L'année passée, en stage tout l'été, elle n'avait pu venir au Québec.

⁴ Voir « La Sucrierie Laurentienne », épilogue.

Elettra, passionnée par la Perse, se replongea dans une anthologie de la poésie persane.

Après la douche, Tania remit sa chaîne avec le grenat. Elle ne se souvenait plus de son origine mais y tenait beaucoup. Elle ne l'enlevait que pendant les cours de boxe. Elle se rendit dans sa garde-robe, une pièce entière remplie de vêtements, chaussures et accessoires. Assise en tailleur, elle réfléchit : que prendre ? Elle portait principalement des dirndl africains, parfois des plus classiques. Elle voulait glisser dans ses bagages de l'aérien et de l'immaculé, mais aussi des couleurs vives. Cet été Tania se transformerait en naïade hamiltonienne ou en femme ardente à la Dolce et Gabbana. En tout cas, ses dirndl seraient dans le coup en Suisse, elle pourrait s'en donner à cœur joie ! Quelqu'un sonna.

- Salut la compagnie ! lança une voix familière, prêtes à partir les filles ?

Aristide, deux valises à la main, souriait, Elettra lui avait ouvert. Il venait dormir chez Tania en vue du départ aux aurores le lendemain. La jeune styliste embrassa son ami et lui demanda avec sarcasme :

- Comment vas-tu ? Satisfait d'en avoir terminé avec la diva et il divo ?

D'un geste de la main, elle l'invita à se rendre au jardinet ; on y jouissait de la fraîcheur d'une petite canopée. Aristide s'exclama :

- C'était un véritable défi !

- C'est le moins qu'on puisse dire... siffla Tania.

- Les vacances tombent à point nommé ! ajouta-t-il en souriant.

Il s'installa sur la banquette sous la haie de bambou et avisa un petit oranger sur la table basse. Ses relations avec les plantes pouvaient en étonner plus d'un. Aussitôt qu'il se trouvait près d'elles, une intimité se nouait : Aristide s'approchait délicatement de l'être végétal, le contemplait tout en chuchotant. Lui parlait-il ou se remémorait-il ses caractéristiques ? Lui et l'oranger semblaient bien s'entendre ! Tania ouvrit du moscato d'Asti « Célébrons le départ en villégiature ! ». Elle amena deux coupes et prit place près du botaniste. Aristide venait de travailler avec un couple de célébrités milanaises. Pour leurs noces, les italiens avaient souhaité que les festivités se déroulent à Milan, Ibiza et Capri.

Aristide chargé de la décoration florale, avait dû faire face au je-m'en-foutisme de leur décorateur (suite à une dépression nerveuse et sous médicaments, il demeurait léthargique) et à la pluralité des lieux. Le couple exigea des arrangements floraux différents pour chaque endroit. Par-dessus le marché, les milanais changeaient d'avis tous les quatre matins. Aristide, docile, revoyait ses plans suite à une envie de la fiancée ou à une lubie du futur marié. L'artiste floral s'en tira haut la main, le couple loua ses arrangements floraux et le félicita. Invité aux noces fastueuses, il en était revenu la veille. Tania surnommait le couple la diva et il divo à cause de leur caractère « mobile⁵ ». Tania les connaissait de longue date et avait le chic pour trouver des surnoms à tout le monde. Aristide leva sa coupe, Tania s'écria :

- Que les vacances commencent !

Aristide était impatient de retrouver sa brigade et d'achever son livre sur Goethe⁶, délaissé depuis quelques mois. Bien sûr, il consacrerait du temps à l'étude de la flore suisse. Il en frétilait d'avance, fasciné par ce pays inconnu.

Tania commanda des pizzas et Elettra les rejoint dans la cour. Ces derniers temps, Aristide et Tania étaient plus

⁵ Mobile : changeant.

⁶ Voir « La Sucrierie Laurentienne ».

proches. Giambattista ne donnait plus de nouvelles depuis trois mois : un soir, Aristide et lui dégustaient un verre de chianti au centre ville quand le peintre partit précipitamment et sans explications. Aristide l'appela, lui envoya des messages, sonna à sa porte, lui écrivit des lettres, en vain. Pas de réponse du peintre. Aristide renonça. Il prétendit que leur attirance n'avait été que physique. Mensonge lui permettant d'affronter sa peine. Il engloutit une part de quattro stagioni et interrogea Tania :

- Giambattista a-t-il donné signe de vie ?

Tania s'apprêtait à mettre une part de capricciosa dans sa bouche :

- Niente di nuovo ! Toi non plus j'imagine...

Deux mois et demi plus tôt, Elettra, la filleule de Giambattista, avait frappé à sa porte avec des cannolis, son dessert préféré. Ils se retrouvaient chaque semaine pour bavarder et se gaver de sucreries. Mais Giambattista n'avait pas répondu. « Curieux ! » se dit la jeune fille qui ouvrit avec sa clé et trouva l'appartement vide. Quand Tania l'apprit, elle appela les parents du peintre. Ces derniers ne savaient pas où

se trouvait leur fils ; ils avaient trouvé Coccola⁷ sur leur perron quelques jours plus tôt.

Elettra, attristée, cessa de manger. La jeune fille avait été élevée en partie par Giambattista. Depuis sa naissance il avait fréquemment suppléé Tania. Cette dernière enlaça sa fille :

- Ne t'en fais pas cara mia. Je suis certaine que ton parrain va se manifester sous peu !

Giambattista viendrait-il à la résidence ? Son invitation était restée sans réponse.

L'aurore aux doigts de rose illuminait le trio milanais. Dans la Fiat Cinquecento de Tania, la musique ensoleillait l'ambiance : de la Compagnie Créole à Simply Red, d'Erlend Øye⁸ à Charles Trenet. Tania avait laissée sa fille au volant : Elettra, jeune conductrice, effectuait son premier long trajet. La styliste bavardait avec Aristide. Ils louaient les talents d'organisation de Marco, auteur de la demande de résidence. Il avait sollicité plusieurs villes. La Suisse et plus particulièrement le canton de Schaffhouse avaient fait une proposition séduisante ! Le Château Rhénan accueillerait la

⁷ Coccola est le chat de Giambattista.

⁸ Chanteur norvégien.

joyeuse troupe. Les artistes séjourneraient dans un château moyenâgeux aussi confortable que la Sucrierie Laurentienne, piscine en sus. Aristide se réjouissait de l'immersion du château dans la forêt. Il confia à Tania « on ne me verra pas beaucoup pendant la journée. ».

A Zurich, Esfandiar buvait un café sur une terrasse ombragée. Il tapait sur le clavier de son ordinateur. Le réalisateur avait passé deux jours dans la ville pour rencontrer un producteur. Il venait d'achever la tournée de promotion de son documentaire (sur la diaspora iranienne en Amérique du Nord)⁹; il avait connu un franc succès dans le monde entier. Esfandiar attendait les milanais en travaillant sur son nouveau projet : son premier film occidental. Son aventure sur l'île Charron¹⁰ lui avait inspiré une histoire. Ces derniers mois, Esfandiar avait bourré ses carnets de notes et de dessins. Il commençait à les relire, les ordonner et à écrire la trame définitive de son film. Il espérait en débiter le tournage l'année suivante. Cette entreprise le tenait corps et âme. Et lui rendait l'absence d'Olga moins pénible... Cette dernière arriverait dix jours plus tard en voiture. Elle vivait toujours à Bucarest. Depuis l'été dernier, ils s'étaient vus quelques fois en Roumanie. Mais pas pendant les deux mois de promotion du

⁹ Voir « La Sucrierie Laurentienne ».

¹⁰ Voir « La Sucrierie Laurentienne ».

documentaire. Olga ne renouvela pas son contrat de lectrice. Ce travail commençait à la barber après des années de bons et loyaux services. Elle espérait mieux et souhaitait trouver ce mieux en Italie. Après l'été, elle s'installerait dans la péninsule avec Esfandiar. La date des retrouvailles approchait, Esfandiar trépignait : ses pensées s'égarèrent vers Olga. Il héla le serveur.

- Je prendrai un autre café s'il vous plaît ! demanda-t-il en anglais.

Le serveur acquiesça poliment. Esfandiar repoussa son ordinateur et s'adossa contre sa chaise. Il se sentait bien ! Tout lui souriait ! Il avait presque oublié l'été dernier, la tentative de meurtre¹¹... Elle lui avait laissé des séquelles mais des séances hebdomadaires chez un psy l'aidaient à tenir le cap.

Esfandiar vit arriver Tania et Aristide en compagnie d'une jeune fille, portrait de Tania : élancée et svelte, peau mate, chevelure frisée et yeux bleus. A la différence de Tania qui possédaient des yeux ronds, les siens étaient en amande. Esfandiar se leva et sourit :

- Mes amis ! Vous m'avez manqués !

¹¹ Voir « La Sucrierie Laurentienne », chapitre XVII.

Il les serra dans ses bras. Tania présenta sa fille à Esfandiar en riant :

- Elettra me bassine avec le persan depuis des années !
Elle serait ravie que tu l'adoptes !

Les trois voyageurs décidèrent de se reposer un peu. Le temps était radieux, une légère brise faisait frémir les hortensias roses de la terrasse ; Aristide ne manqua pas de les remarquer. Esfandiar plia ordinateur et carnets pour les ranger dans sa serviette. Aristide se tourna vers lui :

- Fandi ça fait longtemps qu'on ne t'a pas vu, ça s'est bien passé les avant-premières ?

Le réalisateur répondit dans un italien fluide :

- Oui, le film est très apprécié. Je n'ai eu que des critiques positives. Et quelques récompenses ! À présent, je vais travailler sur mon nouveau projet inspiré de nos aventures laurentiennes ! Je passe du documentaire à la fiction ! Autant dire du coq à l'âne !

Tania questionna :

- La vie en Italie te plaît ? Vas-tu t'y installer pour de bon ? La dernière fois qu'on s'est vus, tu avais l'air décidé !

Esfandiar sourit de toutes ses dents :

- Oui je vais rester en Italie ! Je n'avais jamais vécu à l'étranger mais je crois que ça me plaît ! Pendant mes semaines de vadrouille, l'Italie m'a manqué autant que l'Iran !

Son visage s'assombrit et il ajouta à mi-voix :

- Et puis... Cela me permet d'estomper l'« événement¹² » dans mon esprit. La thérapie m'a aidé, mais vivre en Italie me procure une insouciance que je croyais perdue !

Tania enlaça son ami. L'épreuve les avait liés à jamais. Ils évitaient d'aborder le sujet pour ne pas ressasser ce tragique souvenir. Ils se turent un instant comme pour se recueillir. Esfandiar regretta d'avoir remué le couteau dans la plaie (sans mauvais jeu de mots !). Pour dérider ses amis, il dit gaiement :

- Au fait, j'attends mon permis de séjour, mon visa Schengen ne sera bientôt plus valide !

¹² Voir la Sucrierie Laurentienne.

- Encore des soucis de visa¹³ ! Tu les collectionnes mon pauvre Fandi ! s'exclama Tania.

- Cela ne devrait pas poser de problème, j'ai un excellent profil : un métier, des revenus, un logement... Sinon je contracterai un mariage blanc avec Aristide ou toi ! Aucun problème de visa après !

- Et Olga épousera Giambattista ! plaisanta Aristide.

- Olga possède la nationalité roumaine depuis peu, elle est donc libre de vivre et travailler dans n'importe quel pays « Schengen » ! expliqua Esfandiar.

Le serveur interrompit la conversation pour prendre les commandes des nouveaux clients. Les italiennes prirent un expresso et Aristide un jus d'oranges pressées. Quand le garçon quitta la table, Esfandiar déclara :

- Les amis, il faut que je vous dise : je déménage ! Comme vous le savez, je demeure dans les dépendances de la villa familiale. J'aime cet endroit mais il sied mieux aux vacances et aux weekends !

- Où comptes-tu aller ? s'enquit Tania.

¹³ Voir « La Sucrierie Laurentienne ».

Esfandiar sourit malicieusement :

- Milan !!

- Non !! ?

- Et oui ! Nous allons nous voir plus souvent ! J'espère que ça vous fait plaisir !

Tania et Aristide se réjouirent de cette nouvelle. Tania s'informa d'Olga :

- Comment va notre moldave préférée ?

Esfandiar, sourcils rapprochés, se rembrunit :

- Ça n'a pas été facile ces derniers temps, nous ne nous sommes pas vus à cause de la promo du film. Elle me manque tant...

Il esquissa un sourire et reprit :

- Mais elle arrive bientôt ! Je compte les jours mes amis, je compte les jours...

Le serveur revint avec les cafés et le jus. On planifia des sorties pour la rentrée : Tania, toujours au courant de tout,

énuméra les expositions, les pièces de théâtre, les spectacles à venir. Les quatre compagnons reprirent la route peu après.

La petite bande arriva vers midi au château. Durant le voyage, Esfandiar s'extasiait sur les paysages pendant qu'Aristide énumérait les espèces végétales. Tania continuait de faire des projets pour septembre, elle comptait emmener Esfandiar à tous les évènements culturels milanais. À Stein am Rhein, les vacanciers levèrent les yeux et découvrirent leur résidence d'été. Le château médiéval se dressait au sommet d'une colline, toisant les voyageurs. Ceint d'une forêt drue, ce lieu promettait un séjour plaisant. Aristide se frottait les mains, la flore des alentours n'aurait plus de secret pour lui. Esfandiar, ébahi, ne quittait pas le château des yeux. A la vue de cette bâtisse haut perchée, Tania eut des frissons de contentement. C'était exactement comme sur les photos ! Mieux encore !

Sortis de la voiture, ils se dirigèrent vers le château avec leurs valises, grimpèrent les escaliers jusqu'à l'entrée, passèrent sous une porte cochère et se trouvèrent face à un buisson de roses. Ils furent accueillis par les cris joyeux de Stanislav, Ignacio et Léandre depuis la terrasse du donjon. Les voyageurs rejoignirent leurs amis avec empressement. Les trois compères, assis autour d'une table, prenaient l'apéritif en

admirant la vue sur le Rhin et la ville. Tous se confondirent en embrassades et Tania présenta sa fille. Une bouteille de cabernet d'Anjou scella la joie des retrouvailles. Léandre revint de la cuisine avec un plateau de spécialités suisses : boules de Bâle¹⁴, rösti¹⁵, tarte à l'oignon, viande des Grisons, gruyère, vacherin, malakoff¹⁶... Il expliqua aux résidents :

- Cette année nous avons comme cuisinière une suisse-allemande dont on ne comprend aucune parole. Moi j'ai fait de l'allemand à l'école mais à part « Bonjour/Merci », je ne sais plus grand-chose ! Marco fera office de traducteur quand il sera là.

Léandre déclara tristement qu'Auguste, très occupé, ne viendrait pas cet été.

- Il y a aussi Alessio, le serveur et assistant de la cuisinière. Il devrait arriver demain.

Après le déjeuner, on visita le château et ses environs. Les nouveaux venus découvrirent le parc, la piscine naturelle et le pool-house. Ce lieu de détente était bordé par un mur couvert de roses rouges et odorantes. Les artistes découvrirent l'histoire du château sur une brochure : bâti au treizième

¹⁴ Saucisses semblables au cervelas.

¹⁵ Galettes de pommes de terre, plat de suisse alémanique.

¹⁶ Beignets au fromage.

siècle, le château avait récemment été aménagé pour accueillir des artistes ; nos amis inauguraient cette résidence moyenâgeuse. L'extérieur de la bâtisse avait été rénové, l'intérieur modernisé. Les suites des résidents, vastes, étaient constituées d'une chambre, d'une salle de bain et d'un bureau. Une bibliothèque se trouvait au-dessus de la salle à manger, dans le donjon, et un sauna ainsi qu'un jacuzzi, au rez-de-chaussée.

Après le dîner les résidents profitèrent de la fraîcheur vespérale autour de la piscine. Tania et Stanislav partageaient la balancelle.

- Où Giamba peut-il être, je m'interroge... soupira Tania, en scrutant la forêt comme si son ami pouvait en surgir, C'est la première fois qu'il disparaît ainsi... Parfois il lui arrive de s'enfermer quelques jours dans son atelier, mais il n'y a rien d'affolant... Là il a complètement disparu depuis des semaines !

- Comment Aristide a-t-il vécu la séparation ? Car on peut parler de séparation après tout ce temps... demanda Stanislav.

Tania tritura son grenat et répondit :

- Il ne comprend pas ce qui s'est passé, Giamba l'a quitté subitement au cours d'une soirée en tête à tête. Aristide prétend ne pas en être affecté mais je suis certaine que c'est faux. Depuis la disparition de Giamba il a travaillé comme un fou ! Et il prend un air faussement détaché quand on parle de Giamba... Je commence à le connaître et je sais qu'il est malheureux !

Elle examina Aristide qui conversait avec Elettra et Ignacio. Sourire aux lèvres il était rayonnant, comme toujours. Stanislav fronça les sourcils et marmonna :

- Quelle mouche a bien pu piquer Giambattista ?

Tania prit une gorgée d'armagnac et haussa les épaules :

- Dieu seul le sait !

Léandre et Stanislav adapteraient cet été le roman¹⁷ en scénario. Le fameux roman d'Ignacio devenu un best-seller. Leurs aventures embellies par la magie de la fiction. Léandre demandait des conseils à Esfandiar, réalisateur et scénariste aguerri. Ce soir, ce dernier aurait aimé ne pas parler de travail

¹⁷ Voir « La Sucrierie Laurentienne », épilogue.

et encore moins du sien. Las, il finit par lui tendre une perche :

- Nous avons deux longs mois pour parler de ça, raconte-moi plutôt ton année, qu'as-tu fait de beau ?

Léandre arrêta tout net de le questionner, ravi de parler de lui : il avait joué dans la pièce de théâtre coécrite avec Stanislav¹⁸, avait été l'acteur principal d'un film franco-italien puis avait eu un rôle secondaire dans un film français ; pour finir, il avait commencé à réfléchir au projet de scénario. Il avait profité de la vie parisienne, visité des expositions. Il entra dans le vif du sujet : une fille l'avait attiré, une actrice, pas insensible à son charme mais en couple, elle n'avait pas cédé à ses avances. Il était sorti avec la voisine d'un ami puis s'était aperçu de sa polyandrie : Léandre faisait partie de sa « collection ». Le jeune homme, blessé, ne s'était pas remis de cette aventure. Il commença à géindre, déplorant son statut de célibataire et son infortune en amour. Esfandiar s'en voulut de l'avoir lancé sur ce sujet. Il connaissait sa sensibilité en la matière ! Léandre était parti pour se lamenter le reste de la soirée. Esfandiar embraya sans attendre :

¹⁸ Voir « La Sucrierie Laurentienne ».

- Et dis-moi ! Et les tartes¹⁹ ? Cuisines-tu toujours ?

Léandre énuméra les productions de l'année : opéra, tarte tatin, paris-brest, forêt-noire... Auguste lui avait envoyé ses recettes et ses petits secrets. Il l'appelait chaque semaine pour parler tartes, prendre et donner des nouvelles. Les œuvres de Léandre, assez goûteuses, n'étaient guère présentables : gâteaux à piteuse allure, garnitures de tartes clairsemées. Léandre ajouta que son professeur ne lui dispensait plus de leçons, il ne l'appelait plus. Il ne le verrait même pas cet été ! Et Léandre de se répandre en lamentations sur l'absence du cuisinier !

L'éditeur d'Ignacio se frottait les mains : le livre de son poulain, sorti en janvier au Portugal, allait être traduit dans de nombreuses langues. Il avait signé de juteux contrats avec des maisons d'éditions étrangères. Film en devenir puisque les droits avaient été achetés avant même sa publication²⁰, le livre serait un succès mondial. Et Ignacio un écrivain superstar ! Les six derniers mois, il avait adapté le livre avec le réalisateur et produit un premier jet de scénario. La version cinématographique serait fidèle à l'œuvre littéraire. Lors de la signature avec la maison de production, Ignacio avait posé ses

¹⁹ Voir « La Sucrierie Laurentienne ».

²⁰ Voir « La Sucrierie Laurentienne », épilogue.

conditions : il aurait un droit de regard sur tout et coécrivait le film. Il désignerait également les scénaristes : Stanislav et Léandre. Cet été, Ignacio écrivait la suite du livre. On l'interrogeait avec curiosité sur le film. Il racontait à Aristide et à Elettra sa rencontre avec les acteurs qui interpréteraient leurs rôles. Intimidé par Elettra, il ponctuait ses phrases de « Leck mich am Arsch²¹ ! », entendu à l'aéroport de Zurich (et prononcé avec l'accent suisse-allemand).

Elettra n'écoutait plus l'écrivain, elle pensait à Giambattista. Le peintre était son deuxième parent. Pas un père, plutôt une deuxième mère. L'homme possédait un fort instinct maternel. Quand elle était petite il s'était occupé d'elle en l'absence de Tania. Elettra le voyait chaque jour ou presque. Quand il s'enfermait pour travailler, seule Elettra était autorisée à entrer. Il lui avait appris à dessiner, à peindre, l'avait amenée à des expositions. Notamment à Genève pour découvrir les œuvres du calligraphe Hassan Massoudy²² : une révélation pour l'adolescente de quatorze ans. Peu après, elle se mit à la calligraphie et apprit le persan. La jeune fille, talentueuse, illustra des livres de poèmes persans. Giambattista ne l'avait pas pistonnée, il lui avait appris à se débrouiller. Elettra prit un nom d'artiste différent de celui de

²¹ Expression allemande très imagée, affectionnée par Mozart.

²² Hassan Massoudy est un calligraphe et peintre irakien.

sa célèbre mère ; son statut de « fille de » ne devait pas l'avantager. Quand un éditeur l'appela pour lui demander d'illustrer le « Jardin des roses » de Saadi, elle courut l'annoncer à son parrain.

- Je suis fier de toi ! avait-il murmuré, les yeux embués.

Elettra s'interrogeait : où était son parrain ? Pensait-il à elle ? Quand se reverraient-ils ? Et surtout : pour quelles raisons avait-il fui ? Depuis sa disparition, les questions affluaient, sans réponses.

Alessio, je suis Alessio désormais. Je suis suisse, j'ai la mi-trentaine. J'ai fait l'école hôtelière à Montreux et à Londres. Je suis responsable de salle dans un palace du lac Majeur. Cet été je suis serveur au Château Rhénan ; je voulais travailler auprès de ces artistes connus. Quand j'ai vu l'annonce passer sur les réseaux sociaux, j'ai répondu de suite. Une occasion en or, que dis-je, en platine. Tant pis pour les vacances ! Je suis un grand fan de l'écrivain portugais et de l'acteur français. J'ai lu tous les livres de l'un, vu tous les films de l'autre. J'aurais fait n'importe quoi pour les rencontrer même une fois. Alors les côtoyer chaque

jour ! Je suis même un peu amoureux de Léandre. Quand je le vois dans ses films, je m'imagine à la place de sa partenaire. Le voir en vrai va-t-il me conforter dans ce sentiment ?

Alessio, il va falloir que je m'y fasse. Changement d'apparence : barbe soignée, cheveux longs, chemises à carreaux et vélo à pignon fixe. Sans oublier les lunettes qui modifient la forme de mes yeux. Fini le rasage quotidien, fini les cheveux courts et les blouses blanches. Fini la voiture. Je ressemble à ces jeunes des cafés montréalais. Ceux du Mile End qui boivent des cafés chers dans des verres Duralex. Leur aspect austère assorti aux murs de briques ; ils ne font qu'un. Pour le travail, petite mise en pratique pour ne pas avoir l'air d'un débutant. Je suis adroit, cela va m'aider. Je ne dois parler qu'allemand, italien et anglais, un peu le français. Je suis à fond dans mon rôle ! Moi qui ne suis ni acteur ni menteur. Je dois veiller à ne jamais me trahir.

Chapitre 2

Rue Petru Rareș à Bucarest, le départ était imminent. Olga avait compté les jours. Elle s'était débarrassée du superflu pour ne garder que l'essentiel ; dans sa voiture, vêtements, livres, menus objets. Les examens venaient de s'achever à l'université : Olga était libre. Et ravie ! Seul moment déchirant : dire adieu à ses amis. Ils se retrouvèrent au bar à vin. La bande riait aux éclats. Olga les observait, la tristesse montait. Ils allaient rester ici sans elle. Ils lui offrirent un carnet « Consigne tout sur Milan, tu nous raconteras quand on viendra ! ». Le lendemain, veille du départ, elle termina de liquider son existence bucarestoise. Le soir, elle avait fini. Épuisée, elle se reposa avant le jour J mais ne dormit que d'un œil. À l'aube, des amis vinrent l'aider à charger la voiture. Après les accolades d'adieu, elle se rendit chez son propriétaire. Les clés rendues, Olga s'installa au volant de sa voiture, euphorique. La Volvo rouge était pleine à craquer. Ce break qu'elle appelait Fangio l'accompagnait depuis quelques années. La voiture avait traversé l'Europe plusieurs fois. Olga contempla le quartier où elle avait vécu, près de la station de métro Basarab. Elle aimait y musarder le dimanche. Elle se

rendait jusqu'au parc Kiseleff, été comme hiver. Ces rituels seraient remplacés par de nouveaux. Ce n'était pas le premier déménagement, elle avait vécu dans plusieurs villes et pays. Elle avait d'ailleurs ses habitudes à Milan où elle avait étudié. C'était comme rejoindre une vieille connaissance. Elle avait toujours rêvé de vivre en Europe de l'Ouest. Quand elle y étudiait, elle y demeurait avec un visa, dans des conditions peu enviables, vivant « dignement dans l'incertain »²³. Aujourd'hui, elle retournait en Italie munie d'un CV fourni et de la nationalité roumaine²⁴, promesses de certain. Elle était sur le point de « a-și vedea visul cu ochii²⁵ ». Olga démarra. Fangio fila vers l'autoroute.

Olga ferait escale dans différentes villes : Budapest, Bratislava, Vienne, Salzbourg et Munich. Au bout de la route l'attendait l'inédit. Avant les changements, Olga avait coutume de faire un voyage, une nécessité de savourer l'instant avant le commencement. Quand elle apprit sa sélection à l'Université de Bucarest, quelques années plus tôt, elle partit à Constanța. Une semaine délicieuse à imaginer sa vie dans la capitale roumaine. Elle nagea dans la mer Noire, visita les thermes de Tomis, le musée d'histoire et d'archéologie. Les soirs, elle

²³ Jacques Chardonne.

²⁴ Les roumains peuvent travailler librement dans tous les pays de l'Union Européenne depuis le 1^{er} janvier 2014 sans permis de travail.

²⁵ « Voir son rêve avec les yeux » en roumain.

déambulait dans la ville, respirant la douceur de vivre de la station balnéaire. Arrêter le présent pour mieux savourer l'avenir. Le « Grand Tour » qu'elle s'offrait aujourd'hui était ce voyage pré-changement.

Olga n'était pas invitée à la résidence en tant qu'artiste. Mais elle ferait comme si et y débiterait un roman. Le livre écrit à la Sucrierie²⁶ avait été publié en Moldavie au début de l'année. Elle avait envoyé la version française à des éditeurs francophones mais n'avait essuyé que des refus.

A quelques centaines de kilomètres de Bucarest, Giambattista se leva, s'assit sur le bord de sa couche. Avant il vivait la nuit, se levait au milieu des jours. Maintenant, il s'éveillait à l'aube. Il fit ses ablutions et s'habilla. Le peintre se joignit aux moines pour la prière, s'oublia dans la liturgie. Il commençait à saisir des mots et bribes de phrases. Un moine sympathique lui avait donné un dictionnaire anglais-ukrainien. Il apprenait les rudiments de cette langue étrange. Après la prière ils s'adonnèrent à leurs occupations matinales. Giambattista arracha les mauvaises herbes dans le potager. Un moine lui apporta une cruche d'eau. Giambattista le remercia avec un sourire. Il s'arrêta un instant et fixa l'horizon, ce paysage inconnu, vallée verte surplombée d'un ciel bleu

²⁶ Voir « La Sucrierie Laurentienne ».

ardent, nature omniprésente avec quelques maisons disséminées de-ci de-là. Il regarda en direction de l'Italie. Il l'avait fui mais elle lui manquait, elle et ceux qu'il avait laissés là-bas.

Trois mois auparavant il prit un billet Interrail, quitta Milan pour Baia Mare en Roumanie. Il se rendit en Ukraine en auto-stop et à pied. À la nuit tombée, il parvint dans un village au bord d'une rivière. Éreinté, il s'arrêta dans un monastère en quête d'un toit pour la nuit. Il s'exprima par gestes. Un vieil homme à barbe blanche lui désigna une chambre rudimentaire. Giambattista visita le lieu et découvrit des icônes endommagées par le temps. La vue de Jésus, le visage coupé en deux par l'altération lui fendit le cœur. Il manqua de fondre en larmes. Ces œuvres aux visages amochés, aux couleurs meurtries accentuant la fragilité, bouleversèrent le peintre. Il fit comprendre aux moines « je peux les restaurer » ; à l'université, il s'était spécialisé dans la restauration des tableaux anciens. La communauté religieuse donna son accord. Les moines ne se lassaient pas de le voir rafraîchir leurs précieuses images. Giambattista ne parlait jamais ou peu, il fut ravi de ce silence contraint. Pas besoin de s'expliquer ni d'exposer les raisons de sa présence. Il s'occupait parfois des champs et plantations. Pendant ce temps-là, il oubliait ce qui

l'avait amené ici. Il quitterait à regret cette vie d'ascète. Bientôt il devrait prendre le chemin du retour.

Olga et Giambattista étaient encore loin du Château Rhéna. L'une pas officiellement invitée, l'autre ayant boudé sa place. Au Château justement, un nouveau venu s'apprêtait à troubler la routine des artistes.

Stanislav attendait le petit déjeuner dans la salle à manger. Premier levé, il était assis sur le divan, lisant Boris Akounine²⁷ en version originale. Encore une demi-heure avant de manger, il avait le temps d'achever un chapitre. Un homme parût dans l'embrasement de la porte. Stanislav leva les yeux, l'homme contemplait son livre. Le russe se leva et le salua en anglais. Le grand jeune homme brun, barbe fournie, cheveux attachés en boule, lunettes à larges montures, chemise à carreaux bleus et pantalon slim noir répondit en souriant :

- Bonjour Monsieur ! Je vois que vous lisez Akounine, j'adore cet auteur !

Stanislav supposa :

- Vous devez être Alessio ! Le très attendu serveur !

²⁷ Boris Akounine est un écrivain russe.

Alessio devait aider Greta, la cuisinière, dans ses tâches et servir les résidents pendant les repas.

- En effet ! J'arrive d'Italie, je travaille sur les bords du lac Majeur ! Et je commence ici ce soir !

Stanislav lui souhaita la bienvenue.

Alessio ajouta en souriant :

- Je ne suis pas là tout à fait par hasard ! Servir est mon métier, je suis responsable de salle, mais je suis aussi un admirateur d'Ignacio et de Léandre. J'ai lu tous les livres du premier et vu les films du second. J'ai hâte de faire leur connaissance !

- Ça ne devrait pas tarder, ils vont arriver d'une minute à l'autre !

Alessio et Stanislav bavardaient quand Elettra fit irruption dans la salle.

- Bonjour Stas ! Bonjour Monsieur !

Alessio se figea, il contempla la jeune fille des pieds à la tête, chancela. Elettra se présenta :

- Elettra ! Et vous êtes ?

L'intéressé balbutia, les yeux ronds comme des soucoupes :

- Alessio, le serveur...

Stas était homme d'expérience. Un observateur peu aguerri aurait supposé qu'Alessio trouvait Elettra à son goût. Mais ce n'était pas ça. Stanislav se demandait : pour quelle raison Alessio est-il dans tous ses états ? Ça lui échappait. Sa réaction était bizarre. Le jeune homme prit sa valise et disparut dans le couloir menant à la cuisine.

Les artistes prenaient le petit-déjeuner sur la terrasse : œufs à la coque, tartines de confitures, fruits de saison, café... Stanislav écrivait à sa femme tout en déplorant son absence et celle de son fils. Ils avaient dû rester en Russie auprès de sa belle-mère blessée. Léandre le consola en riant :

- Mais tu as ta deuxième famille !

La deuxième famille, pas encore au complet, babillait joyeusement. Greta la cuisinière vint s'enquérir de la satisfaction de ses invités et exposer le menu du déjeuner.

Personne ne la comprenait. Léandre avec ses notions scolaires d'allemand lui répondit :

- Na schön !²⁸

L'élégante cuisinière, vêtue de sa toque et de sa veste de chef, sourit et retourna à la cuisine. Léandre avait saisi trois mots du discours de la jeune femme : « Déjeuner », « Menu », « Fraises ». Il annonça au petit groupe :

- Fraises au menu à midi !

Tania persifla :

- Greta nous a mis à la diète ! Ou Léandre est de mèche avec elle pour concocter des repas sans gras et sans sucre raffiné !

Stanislav complimenta Esfandiar sur son teint de rose :

- Tu as perdu dix ans ! L'amour te profite Fandi !

Esfandiar avait bien changé depuis son arrivée à la Sucrierie Laurentienne²⁹, où empâté et morose, il passait pour

²⁸ Très bien !

²⁹ Voir « La Sucrierie Laurentienne ».

un triste sire. Ses yeux tristes accentués de sourcils fournis avaient marqué les artistes. Mais le dénouement avait fait de lui un homme comblé. Désormais, il affichait un visage serein. Il avait levé le pied et travaillait moins. Ce matin par exemple, il décida d'aller à la découverte de Stein am Rhein. Il salua ses camarades et sortit. Il descendit la colline, déambula dans la ville. Il traversa le pont et découvrit une plage. Le réalisateur songea : se baigner dans le Rhin, ce fleuve vaste par endroit, inaccessible, parfois tumultueux... Mais on peut s'y baigner sans crainte ici. On peut braver un fleuve légendaire ! Dire que l'année dernière ils avaient nagé dans un fleuve réputé pour son impétuosité, le Saint Laurent³⁰. À l'endroit où ils nageaient, il était placide, d'un calme olympien... Mais pensa Esfandiar, gare aux eaux calmes du Saint Laurent ! Et il chassa de son esprit des images funestes³¹.

En fin d'après-midi, Marco arriva en voiture de Vienne ; il y était revenu après avoir quitté Montréal³². Tania lui présenta Elettra dont il ignorait l'existence. Marco demeura coi. Marco et Tania étaient très complices l'année passée, mais Tania ne lui avait jamais parlé de sa fille. Marco se reprit aussitôt et la salua :

³⁰ Voir « La Sucrierie Laurentienne ».

³¹ Voir « La Sucrierie Laurentienne ».

³² Voir « La Sucrierie Laurentienne ».

- Bienvenue chez les fous ! blagua-t-il.

Nerveux, il abrégé les retrouvailles et se rendit dans sa suite pour s'installer.

L'heure de l'apéro sonna. Les résidents s'installèrent sur la terrasse. Ne manquaient que Tania et Léandre. Marco, absorbé, demeurait muet, observant Elettra à la dérobée. Stanislav se questionnait sur sa réaction face à la jeune fille. Si Marco était sorti de la voiture en plaisantin habituel, il s'était rembruni à la vue de la fille de Tania. Étrange, songea Stanislav. Cette petite provoquait de drôles de réactions ! Alessio apparut sous son costume de serveur pour la première fois. Il se présenta poliment :

- Bonsoir Mademoiselle, bonsoir Messieurs, je suis Alessio, je serai à votre service durant les repas pendant votre séjour !

Il jeta un regard insistant à Ignacio. L'écrivain troublé jura en québécois :

- TROU D'CUL !

Peu après, Tania et Léandre apparurent. Alessio qui servait du vin à Ignacio, leva les yeux et les fixa. Figé, il

semblait hors de la réalité. Le vin lui, bien réel, coulait sur les jambes de l'écrivain décontenancé. Ignacio regardait désespérément le liquide rouge imprégner son pantalon. Alessio avait-il vu un ange, le Messie ? Quand il s'aperçut de son geste, il s'excusa le regard dans le vague. Ses mains tremblaient. Il se retira à la cuisine. Marco se leva et disparut dans le couloir. Greta apparut cinq minutes plus tard pour annoncer quelque chose. Le charabia fut traduit par Léandre :

- Alessio... Malaise... Excuse...

Elle nettoya la chaise et le sol à l'aide de Stanislav et d'Esfandiar. Ignacio partit se changer. Tania, Elettra, Aristide et Léandre, absorbés par leurs conversations n'avaient rien vu. Marco revint au cours du repas, préoccupé...

Tania s'éveilla en sursaut. Ce cauchemar qui la hantait depuis des années, généralement une à deux fois par an. Depuis l'« évènement », c'était récurrent, presque chaque semaine. Elle avait eu beau suivre une thérapie, rien n'y faisait. Elle se trouvait sur les rives d'un fleuve ; dans son dos, une ville floutée par le songe. Elle demeurait immobile sur la rive, fixant les eaux. De l'autre côté du fleuve, se dressait une colline sombre. Après une longue et insoutenable attente, des nuages menaçants s'amoncelaient. Tania ne bougeait pas, il lui

fallait attendre et souffrir. Une douleur quasi-surnaturelle torturant âme et boyaux. Le vent se levait, de faibles gouttes commençaient à tomber. Puis ça s'intensifiait. La foudre s'abattait en même temps que des trombes d'eau et le fleuve se déchaînait, créant d'immenses vagues. Tania trébuchait et tombait dans un abîme sans fond. Elle s'éveillait à ce moment précis. Elle se leva en pestant :

- Cazzo³³ ! Ce rêve me rend folle !

Enfilant une robe de chambre elle sortit dans la cour pour prendre l'air. Elle ne comprenait rien à ce maudit songe qui troublait son sommeil. Cela allait de mal en pis depuis quelques jours : elle se levait chaque nuit le cœur battant. Le matin, elle était épuisée et n'entendait pas la sonnerie du réveil. Elle donna des coups de poing dans l'air, rageuse. Cette fichue thérapie ne l'avait guère aidée et depuis qu'elle avait arrêté, deux semaines auparavant, cela s'amplifiait. Il lui fallait trouver une solution, Tania n'étant pas du genre à se laisser accabler.

Le matin, lunettes de soleil sur le nez, elle prit place à la table et voyant arriver Aristide, le héla :

³³ « Merde » en italien.

- Aristide, je vais avoir besoin de tes lumières. Quelles plantes pourraient m'aider à mieux dormir, je n'en peux plus de mes réveils intempestifs...

Aristide lui lança son plus beau sourire et s'installa à côté d'elle :

- Aubépine, tilleul, valériane, houblon...

- Mmmm, plus simplement, aurais-tu la gentillesse de me préparer une potion dont tu as le secret ? S'il te plaît...

Alessio arriva sur la terrasse et déposa les plats. Il semblait en forme. Stanislav s'enquit :

- Nous avons compris que vous vous êtes trouvé mal hier, est-ce que ça va mieux ?

Alessio lui répondit :

- Oui, ça va mieux, le décalage horaire ne m'a pas réussi...

Stanislav s'étonna :

- Mais n'étiez-vous pas en Italie ?

Le russe vit le jeune homme rougir sous sa barbe :

- J'étais en voyage.

Il se tourna aussitôt vers Ignacio pour lui demander quelle boisson il désirait. Le portugais avait le plus grand mal à prononcer les mots écrits en allemand. Il ânonna :

- Oran...gué-gué-gué... gen... zaaaaa...aft³⁴...

Criiiiisse...

Il ponctuait systématiquement ses phrases d'argot québécois. Retrouver ses compagnons rencontrés à Montréal provoquait ce curieux phénomène. Il sourit, soulagé de voir un mot familier :

- Aaaah easy ! Café bitteuh³⁵ ! BITES BOUCHÉES³⁶

!!!!

Alessio demeura impassible, souriant aimablement. Il fit remarquer :

- Je parle anglais !

Léandre eut un fou rire, observa :

³⁴ « Jus d'orange » en allemand.

³⁵ « Bitte » : s'il vous plaît.

³⁶ Voir la « Sucrierie Laurentienne », chapitre VII.

- C'est comme au premier jour, je te fais toujours autant d'effet...

Léandre, plié en deux, se tenait les côtes. Marco se dérida et éclata de rire à son tour. Esfandiar observa :

- Ah ! Montréal ou la Suisse, rien ne change !

C'est ainsi que les résidents reprenaient leurs bonnes habitudes. Bien entendu, on avait encore beaucoup à découvrir sur chacun, mais l'« évènement » les avait indéniablement rapprochés. Un lien indéfectible s'était noué entre les artistes.

Tania travaillait sur sa future collection printemps-été : des vêtements-murales, tenues imprimées de fresques. Tania avait lancé sa maison de couture en créant un style, le romantique-urbain. Elle ne suivait jamais les tendances, n'en faisait qu'à sa tête, ce qui comblait ses admirateurs. Ses vêtements s'inspiraient des métropoles et du monde de la danse. Tania ne faisait rien comme tout le monde : ses mannequins n'avaient pas les mensurations ni l'âge standard. Elle les sélectionnait à la suite d'un casting : une rencontre pour faire plus ample connaissance et un essayage de ses créations. Tania exigeait de ses modèles qu'ils aient de la

personnalité, la beauté physique n'étant pas un critère suffisant. Parfois, elle croisait une personne dans la rue et l'engageait. Tania étant une figure incontournable de la mode, les inconnus n'hésitaient jamais à accepter. Ses défilés étaient peuplés de personnes de tout âge et aux physiques variés, portant magnifiquement ses œuvres. Elle dessina des vêtements évanescents, jupe-tutu et corsages ajustés. Elle contempla le résultat, journée productive malgré la fatigue ! Par la suite, elle reproduirait les fresques dessus. Elle imaginait ses futures ballerines aux allures contemporaines. A seize heures, elle laissa crayons et patrons pour rejoindre sa fille et Esfandiar qui l'attendaient à l'entrée du château. Ils avaient décidé de tester le Rhin. Ils se dirigèrent vers Stein am Rhein. Un téléphone sonna, Elettra s'exclama :

- Oh, excusez-moi, c'est l'éditeur.

Elle répondit ; Esfandiar et Tania continuaient d'avancer. Cinq minutes après, ils entendirent un cri de joie, Elettra accourut vers eux, exultant :

- C'est fantastique ! L'éditeur va me confier une traduction ! Enfin ! Je vais être calligraphe et traductrice !

- Bravo cara mia, je suis si fière de toi ! lança Tania.

Esfandiar félicita la jeune fille et lui demanda de quel auteur il s'agissait.

- Un auteur inconnu encore vivant, précisa Elettra, il a écrit un long poème pour une femme : « Les larmes de sang du Neckar ». Il aurait rédigé ce chef d'œuvre en prison il y a longtemps. L'éditeur italien vient de signer le contrat pour la traduction et la publication. J'ai hâte de découvrir ça !

Le mot Neckar fit résonner en Tania un souvenir submergé et indistinct. Elle se concentra pour qu'il apparaisse complètement mais il s'évanouit dans la luminosité aveuglante de l'après-midi.

Quand les trois promeneurs remontèrent au château pour l'apéro, ils trouvèrent Léandre en pleine crise amoureuse : il parlait avec Aristide et Stanislav de son histoire avec la fille qui avait plusieurs amants. Il avait manifestement un coup dans le nez (il avait pris de l'avance) et déplorait l'attitude de ses contemporains qui n'avaient de respect pour rien pas même pour des affaires sacrées comme l'amour. Il déblatéra sur cette jeunesse perdue, scruta ses amis et conclut :

- Je crois que je l'aimais...

Il prit un verre, le remplit à ras bord de rosé d'Anjou et déclara :

- Je lève... pas mon verre à ma génération... incapable d'aimer... normalement...

Il contempla son verre et le portant à ses lèvres, le but d'un trait. Greta fit son apparition. Marco était encore dans sa suite alors la cuisinière se planta devant Léandre pour lui poser une question (elle pensait à tort qu'il maîtrisait l'allemand). Léandre, rond comme une queue de pelle, tentait de paraître à son avantage face à cette charmante femme. Il fit mine de la comprendre, fronça les sourcils et la fixa avec intérêt. Il tenta même le regard charmeur tout en bredouillant :

- Scheeeuuuuuun !

Mais ses talents d'acteur ne lui furent d'aucune aide. À se concentrer sur son attitude et les paroles de la jeune femme, la tête lui tourna et il bascula en avant sur la cuisinière. Stanislav le rattrapa au vol et s'excusa en anglais. Greta aida le russe à faire asseoir Léandre puis répéta en articulant sa question. Tania dit alors à ses compagnons :

- Ce soir, Greta cuisine des biftecks et veut savoir quelle cuisson nous désirons !!

Sa fille lui jeta un regard étonné pendant que les autres réfléchissaient. Tania traduisit à Greta dans un allemand admirable la cuisson désirée par chacun. Stanislav fit remarquer :

- Tania, tu parles drôlement bien l'allemand, où l'as-tu appris ?

Tania haussa les épaules et dit :

- Aucune idée...

À Budapest, Olga quitta son lit, victime d'un cauchemar : en Italie depuis plusieurs mois, elle ne trouvait pas de travail et Esfandiar la congédiait :

- Olga, rentre chez toi... Tout est fini entre nous !

Comme si son chômage fut la cause de la rupture. Elle sortit sur le balcon de la chambre d'hôtel, s'accoua à la balustrade. Mélancolique, elle se revit enfant : la fillette de quatre ans qui voulait devenir archéologue. Ses parents l'encourageaient en lui offrant des jouets éducatifs, en lui

laissant creuser des trous dans le jardin. A six ans Olga se prit de passion pour l'écriture. Elle écrivait des contes et des poèmes, elle ne cessait pas d'écrire. Ses parents appartenaient à une classe moyenne aisée, rare dans une Moldavie en pleine tourmente politique et économique. Au début des années quatre-vingt-dix, la famille d'Olga vit sa situation financière péricliter et craignit de sombrer dans la misère. Les parents d'Olga redressèrent habilement la barre, chanceux dans la calamité qui s'était abattue sur leur pays. Tout en soutenant Olga dans ses désirs, ils lui firent comprendre l'importance de choisir une voie aux débouchés sûrs. La jeune fille avait pour dessein de devenir écrivain en parallèle d'une carrière « sérieuse ». Le droit l'intéressait, un emploi rémunérateur l'attendrait à la fin d'un cursus juridique. Elle fit ses études, travailla, reprit ses études pour acquérir de nouvelles connaissances, être très compétente dans son domaine. Plus elle mûrissait, plus elle comprenait que travailler était un frein à sa créativité. La concentration lui faisait défaut après huit heures passées dans un bureau. Elle essayait d'écrire, de trouver l'inspiration mais elle n'avait plus la tête à ça et finissait par lâcher son ordinateur ou son stylo. Elle était fatiguée, incapable de travailler au service de son talent. Aujourd'hui elle constatait : écrire demande du temps, de la concentration, c'est difficilement conciliable avec un emploi

5/7 8/24. Pourtant elle n'avait pas le choix ! Il faudrait bien gagner sa croûte en Italie ou ailleurs ! Elle quitta le balcon, ne se recoucha pas. Après un solide petit-déjeuner elle prit la route de Bratislava.

Giambattista remercia ses hôtes qui possédaient des icônes fraîchement restaurées. Il s'apprêtait à partir le cœur lourd ; il s'était attaché à ses compagnons et aux images religieuses. Mais ces dernières, comme neuves, n'avaient plus besoin de lui. Le jardin embelli par ses soins, produisait des fleurs, des fruits et des légumes en abondance. Giambattista jeta un regard d'ensemble au monastère et se promit de revenir un jour. Certains moines pleurèrent quand il les salua une dernière fois, son sac sur le dos, emmenant un souvenir que lui avait donné l'abbé, une petite icône très ancienne représentant la Vierge à l'Enfant. Elle ressemblait par la délicatesse des traits à une miniature orientale et faisait la fierté de Giambattista. À chacune de ses pauses, il la sortait de sa poche, la contemplait : la Vierge et son enfant, auréolés d'or. Il se sentait rasséréné, prêt à affronter ce qu'il craignait depuis des années. Empli d'une force nouvelle, il accomplirait son dessein. Il arriva à Baia Mare et prit un billet pour Salzbourg. Ce serait la dernière étape avant Stein am Rhein.

Je suis arrivé au Château. J'ai pris mon poste pour l'été. L'endroit est magnifique. J'ai enfin vu mes idoles. Ignacio n'est pas du tout celui que j'avais imaginé. J'avais adoré ses livres et je m'étais intéressé à l'auteur. J'avais vu une vidéo de lui en dédicace : un ténébreux séducteur. Un bel écrivain charismatique. Au Château, je découvre un homme penaud, jurant toutes les deux minutes, déformé par les tics. Pas vraiment sexy... Léandre en revanche est à la hauteur de mes attentes : un éphèbe français dans toute sa splendeur. Le cliché sur pattes du parisien : visage angélique, corps svelte, un certain chic. Je vais lui faire de l'œil, le draguer subtilement. J'ai besoin de m'amuser un peu.

Mentir n'est pas mon truc, je suis un piètre acteur. Mais je n'ai pas le choix. Si je veux en savoir plus, si je veux effleurer le bonheur furtif. Je dois me fondre dans mon rôle. J'ai déjà failli me trahir deux fois. Mais la surprise fut si grande, j'ai manqué de tout avouer, de laisser tomber ce déguisement. Je n'en ai pas cru ses yeux. Le bonheur était-il double ?

Chapitre 3

Deux jours après, Elettra reçut le contrat et le manuscrit par courrier recommandé. Elle s'installa dans la bibliothèque pour découvrir le texte. Il était précédé d'une citation du poète Omar Khayyâm :

« Ah ! Malheur à ce cœur d'où la passion est absente,

Qui n'est pas sous le charme de l'amour, joie du cœur
!

Le jour que tu passes sans amour

Ne mérite pas que le soleil l'éclaire et que la lune le console. »³⁷.

La suite la bouleversa : la plume de l'auteur était d'une remarquable finesse. À la fois lettre et poème d'amour, l'œuvre n'était que ravissement. Ne voyant pas le temps passer, elle en oublia le déjeuner. Sa mère vint la chercher. Elettra s'exclama :

³⁷ Omar Khayyâm, Quatrain no 10, traduit par Charles Grolleau, éditions Allia.

- Quel texte magnifique ! Cela donne envie d'être amoureux. Il faut que tu le lises une fois traduit !

Tania qui ne partageait pas l'engouement de sa fille pour les lettres persanes lui dit :

- On verra ! En attendant, viens déjeuner amore !

Pendant le repas, Stanislav s'entretint avec Elettra du texte : il aurait aimé le lire mais ne comprenait ni le persan ni l'italien. Elle lui récita le début en anglais. Stanislav s'extasia et imagina la poésie qui s'en dégageait dans la langue originale tant la jeune fille choisissait bien les mots. Il constata :

- Tant de talents en toi ! Vas-tu poursuivre tes études ou continuer dans la voie de la traduction et de la calligraphie ?

Elettra lui sourit :

- Je vais achever mes études et je verrai après !

Stanislav suggéra :

- Ta mère et toi devriez faire équipe, des calligraphies sur des vêtements, ça serait très beau !

Tania répliqua en riant :

- Tu ne vas pas t'y mettre Stas ! Laissez-moi en dehors des trucs persans !

Ignacio, Stanislav et Léandre dissertaient sur le scénario. L'écrivain portugais devait donner une suite au livre mais connaissait à nouveau le syndrome de la page blanche (et Olga n'était pas là pour l'aider³⁸).

- Je vais puiser la suite du livre dans mon imagination, mais il me faut des idées, soupira Ignacio, cette année j'ai l'impression que notre résidence ne m'inspirera guère, tout est trop calme...

- Cela fait cinq jours que nous sommes ici... Sois patient ! Nous ne sommes même pas au complet ! ajouta Stanislav.

Léandre ne les écoutait plus. Alessio lui lançait des regards appuyés. L'acteur avait remarqué son petit manège depuis deux jours. Peut-être était-il un peu parano ? Pourtant il se sentait observé et quand il levait les yeux, il croisait ceux du serveur. Il aurait préféré que Greta le regarde mais un homme... Non merci ! Ça ne l'attirait pas du tout ! Il n'avait

³⁸ Voir « La Sucrierie Laurentienne ».

vraiment pas de chance. Il repensa à sa vie amoureuse (pour changer !). A quoi bon lutter ! Lui aussi devait agir comme ses semblables, s'amuser et basta ! Comme Giambattista l'année précédente, il mettrait ses plus beaux atours, sortirait dans les bars et prendrait du bon temps. Il séduirait une fille à son goût et l'emmènerait dans sa suite pour partager les délices d'une nuit. Il la reverrait ou non, peu importe ! Il commencerait le soir même. Pour accompagner cette pensée décisive, il hocha la tête. Ignacio le dévisagea :

- Tu penses vraiment que je suis un piètre écrivain ? (il venait de dire cyniquement qu'il était peut-être un écrivain raté, qui ne méritait pas sa place dans le monde de la littérature).

Olga dînait sur les rives du Danube. Elle étudiait la carte des vins : lequel accompagnerait son escalope viennoise ? Elle posa la carte et renonça. Les pensées noires affluaient : sans travail, elle ne devait pas dilapider ses ressources. Donc pas de vin ! Et pas de dessert non plus ! Elle regrettait presque de manger au restaurant, elle aurait dû se contenter d'un sandwich ! Puis elle songea à sa famille en Moldavie, elle lui rendrait moins souvent visite. Elle la voyait régulièrement quand elle vivait à Bucarest, un coup de voiture et la voilà dans son pays ! Ses parents venaient aussi en Roumanie. Une

fois en Italie les visites seraient plus espacées : se contenter de les voir une fois par an, et encore... Olga espérait leur présenter Esfandiar et lui faire découvrir la Moldavie. L'été semblait la saison idéale, mais l'été on partait en résidence ! Lui faudrait-il organiser une résidence là-bas ? Elle rit de cette idée incongrue ! Elle, artiste inconnue au bataillon, réunissant des mécènes pour financer une résidence artistique en Moldavie, pays le plus pauvre d'Europe !

Léandre, travesti en mannequin Tommy Hilfiger, sortit du château et se rendit en ville à pied. Il portait des richelieus en cuir neufs et peina à marcher au bout de cinq minutes. Il pénétra dans un bar abrité par une maison à colombages. Il n'était plus décidé à trouver un « plan d'un soir », peu désireux de pratiquer ce « sport » si prisé de ses congénères. Léandre était fait pour l'Amour, le vrai ! Peut-être se trouvait-il dans ce bar ? Il imagina l'amourette d'un été se transformer en mariage : « Peut-être vais-je rencontrer la femme de ma vie en Suisse, ça serait si romantique... ». A vingt-trois heures, l'endroit était bondé. Léandre se dirigea vers le comptoir pour commander un cocktail. Il vit Aristide lui faire signe depuis une table.

- Que fais-tu là ? demanda-t-il au botaniste.

- J'avais envie de sortir, on est vendredi soir. L'année passée, les vendredis soirs, on faisait la fête toute la nuit avec Marco, Olga et toi... Et parfois d'autres se joignaient à nous...

Il sourit tristement, jamais Léandre ne l'avait vu ainsi. L'acteur s'assit à ses côtés.

- Eh bien, je suis là ! répondit Léandre, faussement enjoué, Marco a l'air soucieux, peut-être n'a-t-il plus le cœur à faire la fête... Et Olga arrive bientôt, on va s'amuser comme l'année dernière.

Aristide qui se faisait consoler par Léandre, c'était le monde à l'envers ! Quelqu'un posa ses mains sur leurs épaules : Stanislav.

- Alors mes amis ? On est de sortie ? dit-il gaiement.

Stanislav s'installa à leur table. Les trois amis enchaînèrent les verres. Vers minuit ils se lancèrent sur la piste, dansèrent avec enthousiasme comme si leur vie en dépendait. Aucun d'entre eux ne voulait l'avouer, mais tous étaient là par tristesse ou dépit : Giambattista manquait à Aristide, Stanislav se languissait de sa famille, quant à Léandre, il se morfondait de l'Amour.

La fête battit son plein jusqu'aux premiers rayons de soleil. Nos artistes dansèrent avec ferveur sur les tubes de l'été. Stanislav levait jambes et bras en l'air : improvisation d'une danse slave sur de l'électropop. De nombreuses filles tombaient sous le charme d'Aristide et tentaient en vain de lui faire de l'œil. Elles bougeaient lascivement devant le botaniste, indifférent. Aristide, non moins lascif, fermait les yeux et fredonnait « I keep dancing on my own³⁹ ». Léandre qui n'avait aucune envie de danser tout seul, croisa une beauté : il se trémoussait avec ses compagnons, grisé par trois cocktails et une dizaine de shooters quand elle entra dans le bar, élancée, svelte, longs cheveux auburn encadrant un visage divin, ruisselant sur des épaules gracieuses. Elle lui tapa dans l'œil sur le champ. La fille, charismatique, prit un verre de vin, parla à un groupe d'amis réunis au fond de la salle et partit. Léandre fut à deux doigts de la suivre mais se ravisa. Les trois artistes rentrèrent à l'aube, bras dessus-bras dessous, chantant à tue-tête, le cœur léger.

Nos trois amis faisaient pâle figure au petit-déjeuner. Tania se payait la fiole des bambochards puis se tourna vers Marco : il la fixait d'un air étrange.

³⁹ Chanson de la chanteuse suédoise Robyn.

- Ça va Marco ? Suis-je si envoûtante pour que tu me contemples ainsi dès le matin ? lança-t-elle avec un sourire narquois.

Marco secoua la tête comme pour reprendre ses esprits :

- S'cuse, j'pensais à la musique... J'suis dans l'jus au travail pis j'pense trop souvent à ça...

Marco affichait un air affligé, il semblait accablé par les soucis. Quelque chose le tarabiscotait mais personne n'arrivait à lui tirer les vers du nez. Stanislav s'était bien essayé avec son air jovial :

- Alors Marco, tu es content d'être retourné à Vienne ?

Marco, laconique :

- Ouin, c'est l'fun !

- Et à Montréal, tu as passé une belle année ? hasardait Stanislav.

- C'tait ben l'fun !

- Et comment va Inke ? (clin d'œil).

- Pas pire.

Il ne pouvait en tirer autre chose ! Marco se fermait comme une huître dès qu'on lui posait des questions. On l'avait connu plus enthousiaste et prolix, discourant des heures des villes de ses tournées et de musique bien sûr ! Il se ressaisissait parfois, redevenant un joyeux boute-en-train. Mais il n'était plus l'instigateur des rigolades, Tania avait pris sa place de comique de la troupe. Marco ne faisait que rire à ses blagues ou remarques cinglantes. Les résidents avaient bavardé par visioconférence durant l'année. En hiver, Marco leur avait dit se morfondre d'Inke et n'attendait qu'une chose : rentrer à Vienne. Au printemps, il était retourné en Autriche. Marco était ravi, il était amoureux et manifestait un enthousiasme débordant. Lors de la dernière visioconférence, au printemps, il était euphorique. Personne ne s'attendait à cette face de Carême. Qu'avait-il bien pu se passer ?

Vers le milieu de l'après-midi, les résidents excepté Ignacio, se mirent en route vers la plage de Stein am Rhein. Cette plage pourvue d'un bar et d'une aire de jeu était très fréquentée. Tania rit :

- Cette année, nous aurons la Non Segreta Spiaggia⁴⁰ !

Les artistes s'installèrent sous un saule, avec vue sur le centre-ville et la colline du Château Rhéna. Léandre ne pensait qu'à une chose : l'apparition féminine du bar. Il se joignit à Stanislav et Aristide pour goûter aux eaux rhénanes. Léandre étonna ses amis en nageant le crawl. L'année passée à la Segreta Spiaggia, il se prélassait sur sa serviette et se baignait peu, entrant dans l'eau jusqu'au torse et en ressortant aussitôt. Mais si la fille le voyait, il préférait passer pour un sportif que pour un pantouflard ! Éreinté par cinq minutes de natation, il sortit du fleuve, ébouriffé et dégoulinant, son immense short de bain lui tombant sur les hanches ; il vit la fille marchant avec des amis. Elle aperçut le groupe des artistes que venait de rejoindre Léandre (il s'était assis précipitamment près de Tania pour cacher sa pitoyable dégaine). Le cœur de Léandre battit la chamade quand il vit la fille changer d'expression en le regardant. Son visage s'illumina, ses yeux brillèrent. Partageait-elle son inclination, qui sait, c'était peut-être le coup de foudre ? Il ne fit rien, paralysé par la timidité. Elle se retourna pour lorgner dans sa direction. Tania remarqua :

- Léandre, tu as une algue sur la tête !

⁴⁰ Voir la « Sucrierie Laurentienne »

Marco éclata de rire. Tania se leva et retira le végétal ruisselant pour le jeter au loin. Aristide s'approcha aussitôt de l'organisme pour l'observer. Léandre rougit, il avait dû faire bonne impression avec ce truc dans les cheveux ! Tania se moqua :

- On te voyait faire des mines en sortant de l'eau ! Tu me donnes des idées pour un futur défilé ! Vêtements informes, cheveux en bataille, lichette de boue verdâtre pour couronner cette belle allure ! Ugly is beautiful !

Léandre ne prononça plus un mot de l'après-midi, vexé.

Olga déambulait dans les rues de Salzbourg en quête d'un restaurant. La veille elle avait découvert le centre et écouté Mozart dans la forteresse. Elle avait passé la matinée à visiter des églises et le plus charmant des cimetières : on avait envie de mourir pour y être enterré. Olga se dirigea vers une pizzeria. Elle tomba nez à nez sur Giambattista. Les yeux écarquillés, elle le dévisagea. L'italien, amaigri, parut aussi stupéfait qu'elle. Elle ne l'avait jamais vu ainsi, l'air affligé, les yeux mornes, et vêtu simplement, polo et pantalon beige. Il n'était plus le Giambattista sur son trente et un, hautain et charismatique. Olga se souvint : un soir seulement à Montréal,

elle l'avait vu embarrassé. Elle l'avait croisé dans une rue du Village⁴¹ quand elle se rendait à l'église orthodoxe. Il avait souhaité venir avec elle, lui avait demandé l'autorisation benoîtement. Elle avait remarqué son ébahissement face aux icônes, aux dorures, aux boiseries sculptées. Ils étaient sortis silencieux, Giambattista ému.

Ils s'installèrent sur la terrasse de la pizzeria et Giambattista lui raconta : c'était la première fois qu'il confiait son secret. Il livra tout, de l'histoire à la culpabilité. Cela lui pesait, il n'en pouvait plus. C'est pour ça qu'il avait fui. Son âme avait été sur le point d'exploser. Olga ouvrit de grands yeux, fit des « Oooh » et des « Aaaah » d'étonnement. Quand il eut fini, il s'excusa de lui livrer un secret aussi accablant.

Ils mangèrent frugalement. Ni l'un ni l'autre n'avait vraiment faim. Ils décidèrent de partir de suite pour la résidence. Olga qui était attendue le lendemain soir, ferait ainsi une double surprise à ses compagnons.

On travaillait dur au Château Rhéna. Stanislav et Léandre avançaient sur l'écriture du scénario quand Ignacio planchait sur la suite des aventures de ses personnages mi-réels-mi-fictifs. Stanislav et Léandre s'acquittaient de leur

⁴¹ Quartier de Montréal.

tâche avec le même professionnalisme que l'année passée. Léandre, parfois dans la lune, songeait à la belle inconnue aux cheveux auburn. Il n'avait guère le temps de s'aventurer en ville mais espérer la croiser dès qu'il sortait du château. Quant à Ignacio, il avait établi quelques éléments : le lieu, la saison, quelques détails, mais l'essentiel manquait. Ignacio qui devait imaginer une histoire, avait peine à le faire ; l'écriture du premier opus était inspirée de la réalité. Si les premiers livres de l'écrivain jaillissaient de son imagination, il se sentait aujourd'hui incapable d'inventer une trame.

Tania imaginait sa future collection, cousant quelques modèles. La potion d'Aristide n'avait pas calmé ses maux. Elle se rendormait vite après ses éveils nocturnes mais rien ne pouvait faire cesser ses mauvais rêves. Elle posa son ouvrage et regarda le Rhin depuis sa fenêtre. Des images confuses lui vinrent : l'attente orageuse de ses cauchemars se mêlait à des soirées étudiantes. Était-ce des rêves éveillés, son imagination ? Elle ferma les yeux pour s'en imprégner. Des filles et des garçons l'entraînaient, tourbillon de rire, de danse. Tania batifolait avec eux, insouciant, rajeunie de vingt ans. C'était au bout d'une ville riante et brumeuse, encaissée par les montagnes, baignée par un fleuve, pleine d'étudiants, de cafés et de brasseries, avec un château en ruine... Un visage

apparut, subjuguant la jeune femme. Tania laissa le groupe pour s'approcher du visage et se dirigea vers le fleuve. Était-ce ce qu'elle attendait dans ce rêve ? Ce visage source de volupté. Un bruit la fit tressaillir, les ciseaux sur ses genoux avaient chuté. Tania courroucée, s'écria :

- Ahhhh j'y étais presque !

Par dépit, elle jeta à terre le tissu posé sur la table.

Elettra découvrait un joyau de la littérature persane. C'était de loin ce qu'elle avait lu de plus émouvant. « Les larmes de sang du Neckar » narrait une histoire d'amour tragique dans une contrée imaginaire nommée Neckar. « Ma femme originelle, ton absence fait couler des larmes de sang ; elles se cristallisent en pierres précieuses dans le lointain orient. ». La femme dont il était question était pour l'auteur le trésor de son existence, plus aimée encore que sa propre vie. Il écrivait « Le Neckar où naquit notre genèse coule dans mes veines meurtries ; devient le nectar de désespoir qui monte à mes yeux endoloris ». Ce texte l'engloutissait à mesure qu'elle le traduisait. Elettra leva les yeux vers la canopée. Prise d'une envie de plonger dans la forêt drue, elle sortit. Elle marcha jusqu'à une vue sur le lac de Constance et resta près d'une heure à contempler le panorama, songeuse. Elle avait lu de

nombreux textes en persan mais aucun n'était aussi délicatement écrit, de la dentelle de mots. Elettra comme sa mère n'avait pas une propension à la sensiblerie. Mais ces mots la dépassaient. « Des montagnes naissent les lal écarlates comme tes lèvres de vin ; la nostalgie de toi m'oublie dans l'abîme de leur éclat purpurin. ». Elettra, étourdie, s'allongea.

A midi, les résidents étaient réunis sur la terrasse, sauf Ignacio et Elettra. Tania l'avait cherchée dans le château sans succès. Elle soupira :

- Je crois que je suis trop mère poule parfois... Elle est majeure mais je la vois toujours comme une petite enfant.

Stanislav observa :

- C'est pareil pour tous les parents ! Mon fils me semble encore un garçonnet alors qu'il approche de l'adolescence.

Ignacio surgit, cerné et les traits tirés. Affamé, il semblait au bord de la crise de nerf. Il tremblotait à cause des nombreux cafés ingérés.

- OSTIE DE BORDEL DE CUL ! hurla-t-il avant de s'asseoir.

Cela eut pour effet de faire bondir Marco qui renversa la bouteille de bordeaux sur Léandre. L'acteur, surpris, bascula en se rattrapant à la chemise d'Esfandiar qu'il entraîna dans sa chute. Constatant la souillure rouge sur son pantalon rose, Léandre gémit. Alessio accourut pour les aider à se relever. Les spectateurs étaient pliés en deux. Ignacio s'excusa, confus. Alessio proposa à Léandre de nettoyer la tâche, il fut interrompu par Tania :

- J'ai toujours de la terre de Sommières pour les petits accidents, mais il nous faudrait une brosse !

Elle prononça ces mots en fixant Alessio. Ce dernier, muet, mit un certain temps à réagir.

- Oui, murmura-t-il, je vais chercher ça de suite.

Tania se rendit dans sa chambre pour prendre la poudre. Songeuse, elle revit le visage de ce matin, il l'entraînait dans le couloir, évanescent.

Léandre revint avec un pantalon propre. Tania s'affaira sur le vêtement souillé afin de faire partir la tache. Que de vin renversé depuis le début de l'été ! Ça porte bonheur déclara Stanislav. On mangea dans la bonne humeur. Tania amusait la galerie quand Alessio vint servir le dessert :

tartelettes aux mûres. Il lança un regard équivoque à Léandre qui rougit. Ignacio le remarqua et beugla :

- MÉANDRE VIRE SA CUTI !!

Léandre, outré, poussa un cri aigu. Stanislav avait constaté que si Alessio matait Léandre impudemment, il jetait des regards discrets à Elettra. Et il n'osait pas s'approcher d'elle, l'évitant adroitement. Comme si elle était faite de lave, fascinante mais incandescente. Alessio craignait de se consumer à son contact. Elettra faisait-elle semblant de ne rien voir ? La jeune fille avait noté le comportement étrange du serveur. Elle mettait cela sur le compte de sa timidité. Malgré ses agissements bizarres, Elettra éprouvait de la sérénité au contact d'Alessio.

En début de soirée, les résidents s'étaient rassemblés autour de la piscine pour déguster des grillades (sauf Ignacio). Léandre quitta le château pour les rejoindre. Tania blaguait avec Stanislav, Aristide nageait, Marco boudait, Greta s'occupait du barbecue. Alessio dressait la table, il regarda Léandre des pieds à la tête. L'acteur gémit. Il se servit un verre de vin, le but d'un trait. Esfandiar vint s'asseoir à ses côtés. Il se languissait d'Olga et il avait travaillé plus que de mesure les deux derniers jours. Il annonça :

- C'est l'heure de se saouler !

Léandre et lui trinquèrent.

Esfandiar rêvait d'un verre de cognac, Léandre en avait dans sa chambre, un cognac de prestige offert par un réalisateur. Il se dirigea vers le château pour prendre la bouteille quand il entendit une voiture. Étonnant à cette heure-ci, qui cela pouvait-il être ? Olga et Giambattista en sortirent. Léandre, aux anges, courut vers eux. Olga expliqua qu'ils allaient surprendre les autres résidents. A pas de loup, les trois amis s'approchèrent de la piscine. Olga arriva la première, se glissa discrètement derrière Esfandiar. Elle lui cacha les yeux de ses mains.

- Qui est-ce ? demanda-t-elle.

Tania se retint de lancer : « C'est Mahmood ! »⁴². Elle croisa le regard de Marco, il pensait à la même chose. Ils s'esclaffèrent. Esfandiar sourit, attrapa Olga pour la renverser sur ses genoux et l'embrasser. Les autres, attendris, les acclamèrent. Une fois les huées calmées, Olga se releva et annonça :

⁴² Voir « La Sucrierie Laurentienne ».

- J'ai amené une surprise d'Autriche, une spécialité italienne fort appréciée de tous !

Elle tendit la main et Giambattista apparut. Elettra se jeta dans ses bras. Tania et Aristide se regardèrent, interloqués. Giambattista cajola la jeune fille telle une tendre mamma italienne. Quand elle le lâcha, il salua ses amis. Vêtu simplement, il avait perdu de sa superbe. Il déclara sans précisions « Je reviens d'un long voyage ». Il s'attabla et mangea de bon appétit, Elettra à ses basques. Alessio le contemplait avec stupéfaction.

Au bout d'une heure, Olga s'enquit :

- Mais où est Ignacio ?

Tania se gaussa :

- Encore à bosser, tu le connais pas on dirait !

Olga se rendit au château, elle traversa les couloirs sombres, frappa à la porte de la chambre d'Ignacio. Elle entendit un faible « Entrez ! ». Elle découvrit la vaste suite agrémentée d'un bureau. Ignacio était assis face à la table ; il se retourna, et apercevant son amie, se leva avec entrain :

- Polka... Olga ! Mais on ne t'attendait pas aujourd'hui
! C'est super !

Il la serra dans ses bras en souriant. Malgré tout, Olga constata sa mine défaite.

- Oui, j'ai décidé d'écourter mon Grand Tour. Vous me manquez trop... Je m'excuse, je ne t'ai pas écrit depuis un moment mais j'étais très prise par les préparatifs du voyage !

Depuis l'année passée, Olga et Ignacio s'écrivaient chaque semaine ; ils discutaient littérature, art, philosophie et parfois Ignacio quémendait des conseils. Il s'épanchait aussi : le travail, son éditeur, sa maladie... Olga, toujours, l'épaulait.

Olga le gronda :

- Alors Ignacio, on travaille au lieu de s'amuser ? Tu te fiches de moi ?

Elle lui sourit et, lui saisissant la main, l'entraîna dans le couloir. Il n'eut d'autre choix que de la suivre.

Dans l'euphorie des retrouvailles, une fête s'improvisa autour de la piscine pour le plus grand bonheur des nostalgiques de l'année précédente.

Comment Aristide avait-il réagi à la vue de Giambattista ? Surpris, il l'avait salué comme un vieil ami. Giambattista rougit, troublé. Aristide le découvrit sans sa façade altière. Cela bien sûr, le troubla. Il passa en revue leurs mois de fréquentation : Giambattista ne se départait jamais de sa superbe. Après le séjour à la Sucrerie, ils se voyaient rarement car le botaniste travaillait à Londres quand Giambattista demeurait à Milan. Aristide lui rendait visite une fois par mois. Puis il signa un contrat avec le couple d'italiens célèbres et élut domicile en Lombardie. Le peintre et le botaniste se voyaient chaque semaine, passant le plus clair de leur temps au lit, discutant très peu, n'abordant jamais de sujets intimes. Giambattista n'évoquait ni son passé ni sa famille. Aristide évitait le sujet. Mais un jour, n'y tenant plus, il conta l'histoire de ses parents, digne d'un roman. C'est ce jour-là que l'italien prit la fuite. Aristide regretta de l'avoir brusqué, il aurait dû tenir sa langue, s'en tenir au langage corporel... Il déduisit que Giambattista ne souhaitait pas une relation amoureuse. Aristide aimait le peintre. Si cela n'était pas partagé, à quoi bon insister ? Aristide ferait son deuil.

Plus tard dans la soirée, Giambattista s'approcha d'Aristide et l'invita à marcher autour du château. Il lui demanda de le pardonner « Oui, je suis parti sans prévenir,

mais bientôt tout s'expliquera ». Il s'arrêta, le regarda droit dans les yeux :

- J'aimerais que nous passions du temps ensemble, pas juste dans la chambre tu vois.... J'ai très envie de mieux te connaître...

Mais l'adorable Aristide, élément le plus conciliant de la résidence, qui aurait pu être diplomate ou médiateur, la gentillesse incarnée, lâcha :

- Je suis désolé, c'est trop tard...

Il tourna les talons et regagna le château.

J'ai voulu en savoir plus, j'ai été servi. Le bonheur est simple mais il n'est plus à ma portée. Si Alessio n'était pas obligé de rester, je partirais. Je souffre comme jamais. Mon cœur brisé en mille morceaux. Peut-être s'agit-il d'une méprise, je l'espère encore. J'ai tendance à m'emballer ces derniers temps : je suis si ému, tout se mêle dans ma tête. Mon imagination dépasse-t-elle la réalité ?

Je ne sais pas comment j'arrive encore à jouer le jeu de la séduction avec ce pauvre Léandre qui ne sait plus où se

mettre. On sent qu'il n'en peut plus. Il aimerait être loin lui aussi. Je vais continuer mon petit manège, ça m'occupe et ça évite d'attirer l'attention sur moi. Je suis conforme aux attentes : un serveur groupie qui craque pour son idole mais sait se faire oublier quand il faut. Les artistes m'aiment bien. Le russe particulièrement. Il me scrute avec curiosité et me pose plein de questions. Je dois me retenir de lui répondre en russe. Il me faut éviter de trop parler, je pourrais me montrer imprudent, révéler des choses qui n'appartiennent pas à Alessio.

Chapitre 4

Le lendemain, la canicule rendait les résidents apathiques et peu enclins au travail (sauf Ignacio). Tania et sa fille sirotaient une limonade près de la piscine. La styliste épuisée s'était laissée convaincre d'écouter le chef d'œuvre persan. Elle taquina Elettra :

- Elettra, je vais être honnête avec toi ! Tu sais que ce n'est pas ma tasse de thé la poésie orientale ! Mais peut-être cela sera-t-il suffisamment assommant pour me plonger dans un sommeil sans cauchemars ! Allez, lis-moi ça et finissons-en !

Elettra débuta sa lecture : « Pour pleurer la lumière de ma vie, il n'est que les sanglots de gemme ; Nour⁴³ et ses effluves divins ; les suaves parfums que sa peau sème ». Elettra avait à peine atteint la deuxième page que sa mère se mit à sangloter. Elettra arrêta sa lecture et prit le parti d'en plaisanter :

⁴³ Prénom arabe signifiant la lumière.

- Maman, je sais que tu n'aimes pas ça, mais de là à te mettre dans cet état !

Mais il ne s'agissait pas d'une facétie de sa mère ; elle demeura pantoise face à une telle réaction. Tania prétextait un coup de chaleur et partit dans sa chambre.

Tania croisa Alessio dans le couloir. Il portait des vêtements civils : pantalon beige et chemise à carreaux. Et ces affreuses lunettes qui dissimulaient ses yeux. Le hipster de base pensa la jeune femme. Elle cacha son visage rougi par les pleurs. Elle ne put s'empêcher de jeter un œil au serveur ; ce dernier tourna la tête vers elle et l'enveloppa d'un regard doux. Une douceur qui la saisit.

Stanislav, assis sur une souche avec son carnet, avait trouvé la fraîcheur dans la forêt. Concentré, il ne quittait pas la page des yeux, il notait des idées à la va-vite. Le scénario était presque achevé. L'efficacité de son binôme avec Léandre n'était plus à prouver : quel succès avait obtenu la pièce écrite à la Sucrierie Laurentienne⁴⁴ ! Le film connaîtrait l'engouement du public, Stanislav n'en doutait pas un instant. Il entendit un bruissement de feuilles, leva les yeux, tourna la tête : rien aux alentours. Il posa son stylo et songea à sa femme. Cela faisait

⁴⁴ Voir « La Sucrierie Laurentienne ».

bientôt dix jours qu'ils étaient séparés et il appréhendait les semaines restantes. Être séparé d'elle et de son fils lui était insupportable. Cette mélancolie l'inspira, il se mit à écrire. Un bruit à nouveau, il tendit l'oreille : cela devait être quelque mammifère imposant. Stanislav vit apparaître Tania.

Les deux amis marchèrent jusqu'au panorama sur le lac. Ils s'assirent face à l'immense étendue d'eau. Au loin, des nuages bleus-gris annonçaient un orage. Tania se confia :

- Je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai dit que j'étais fatiguée, que c'était la chaleur, mais en fait, pas du tout... Je ne comprends pas ce qui m'arrive... Je ne pleure jamais... Et puis ces rêves qui empirent ! Est-ce l'« évènement » qui produit sur moi cet effet ?

Stanislav répartit :

- Il y a sûrement quelque chose de plus profond, un mal-être enfoui en toi, un autre évènement déplaisant que ton inconscient essaye de faire resurgir... Ce rêve dont tu m'as parlé, tu le fais depuis des années, il n'a aucun rapport avec l'« évènement » !

Tania réfléchit :

- J'ai la chance d'avoir eu une vie douce, sans accident, malheur ou drame... Je fais un métier qui me passionne, j'ai une fille adorable, une famille et des amis merveilleux (enfin pas Giamba, il est loin d'être merveilleux, surtout en ce moment...) ! Oh bon sang ! Qu'est-ce que c'est niais ! Mais c'est vrai !

Elle lui fit un clin d'œil. Stanislav la questionna :

- Si je puis me permettre... Qui est le père d'Elettra ?

- Giambattista ! Hahaha ! Non, c'est pas vrai ! En fait, je l'ignore.

Elle ajouta :

- J'ai été étudiante en Allemagne il y a un bail, et au cours d'une soirée arrosée, j'ai trébuché et fini à l'hôpital, inconsciente. Je ne me souviens de rien, ni de l'accident ni de ce qui s'est passé au cours de cette soirée. Giambattista était là et m'a tout raconté. Il s'est occupé de moi car je n'allais pas bien du tout...

Elle baissa la tête, continua :

- J'ai dû avoir une relation avec un garçon ce soir-là.

On ne le saura jamais... Mais quel heureux accident !

Elle sourit tendrement.

Pendant ce temps-là, Ignacio se rongait les sangs. Paniqué face à la page blanche, il sortit et appela sa super-héroïne :

- Polka...Olga... BORDEL !!

Pas de réponse. Il appela les autres. Pas de réponse. Les résidents avaient déserté les lieux. Il sortit et se rendit à la piscine. Il y trouva Aristide qui lui indiqua la plage : Olga y passait l'après-midi avec Esfandiar. Ignacio attendrait son retour, ne voulant pas se montrer intrusif. Il regarda Aristide batifoler dans la piscine avec convoitise. Le nageur lui lança son plus beau sourire de « beau gosse ». Le botaniste semblait tout faire avec une facilité déconcertante : il avait annoncé deux jours plus tôt être certain d'achever son ouvrage avant la fin du mois d'août (tout en étudiant la flore et en pratiquant des activités sportives). Aristide souriait, Aristide était détendu, il travaillait puis se reposait, il était toujours satisfait, Aristide était cool ! Pas Ignacio. Ce dernier n'y parvenait pas, telle une cocotte-minute prête à exploser. Il ne pensait qu'à

son travail, à son livre, à son éditeur. Cette fichue maison d'édition était son épée de Damoclès. Il n'était rien sans elle quand elle pouvait se passer de lui : elle possédait les meilleurs écrivains portugais de sa génération. Quand Olga et Esfandiar revinrent, Ignacio ne put se contenir :

- Polk...Olga ! Je sais que le moment est bien mal choisi, mais peux-tu m'aider, je t'en supplie, j'ai besoin de toi... Arschgesicht⁴⁵ !!

Il entraîna la jeune femme vers le bois laissant Esfandiar en plan avec les affaires de plage. Olga interrogea l'écrivain :

- Que se passe-t-il ?

Ignacio, désappointé, geignit :

- Je n'arrive pas à inventer la suite du livre comme je pensais le faire ! Mon éditeur me met la pression, il m'a donné une date butoir. C'est terriblement stressant pour moi... Je ne veux pas qu'il me laisse tomber !

Olga rétorqua :

⁴⁵ Insulte en allemand.

- Ne te laisse pas miner par ton éditeur, ton précédent livre est un best-seller ! Bien entendu qu'il ne te laissera pas tomber ! Il aura trop peur que tu te tournes vers un confrère... Il y perdrait gros et ce n'est pas dans son intérêt !

Avec un sourire encourageant elle ajouta :

- Et n'oublie pas que le best-seller est basé sur une histoire vraie. Tu ne peux pas te servir uniquement de ton imagination pour en écrire la suite... Tu devrais sortir de ta tanière afin de trouver l'inspiration parmi nous... Tu as mauvaise mine, te détendre ne serait pas du luxe !

Ignacio opina du chef. Ils entendirent des voix et aperçurent Tania et Stanislav. Tania railla :

- Ah bravo Olga ! A peine arrivée que tu fricotes déjà au fond du bois avec un autre homme !

Le soir, une tempête contraint les résidents à se calfeutrer dans la salle à manger. Ignacio suivait les conseils d'Olga et badait, verre de cognac à la main. Il observait ses camarades : Léandre faisait la moue, agacé par les regards appuyés d'Alessio, Elettra bavardait avec Esfandiar, Stanislav et Olga jouaient aux échecs, Aristide lisait « La flore du canton de Schaffhouse », Tania regardait les illustrations du livre (elle

aimait toujours autant les fleurs !)⁴⁶. Ignacio soupira : c'est d'un ennui ! Pas un pour l'inspirer ce soir ! Il s'intéressa à Marco : ce dernier, assis dans un fauteuil, était muré dans le silence. Le comportement singulier du musicien n'avait pas échappé à Ignacio. Que lui était-il arrivé ? Pourquoi ce changement ? Comme Aristide, tout lui réussissait ! Musicien adulé, amoureux, à la santé de fer. Aucune raison de se faire de la bile ! Mais les apparences sont illusoires. Le portugais fronça les sourcils : voilà une piste à explorer pour son livre. Il se leva et s'éclipsa, il avait des pages à noircir.

Elettra lisait à Esfandiar sa traduction. Une idée de film émergea dans l'esprit du réalisateur. Il n'avait jamais pensé à adapter un livre en film, ses œuvres étaient écrites par lui de A à Z. Mais cet ouvrage lui inspirait des images poignantes, elles seraient transcendées par le grand écran. Esfandiar avoua :

- J'aurais aimé écrire un si beau texte à Olga quand nous étions séparés. Mais je pense que cet homme n'était pas amené à revoir la femme, leur séparation était irrémédiable.

Elettra répondit :

⁴⁶ Voir « La Sucrierie Laurentienne ».

- Oui, cela semble être irrémédiable. Cet homme a beaucoup souffert, il a probablement été victime d'injustices que nous ne pouvons même pas imaginer...

- On ne sait pas de qui il s'agit ? s'enquit Esfandiar.

- Non. Le texte a été publié en persan il y a quelques années avant d'être découvert par un spécialiste des langues persanes en Europe. Mais Monsieur Anonyme reste un mystère, il n'a jamais voulu dévoiler son nom à ses lecteurs.

Le beau temps revint, chassant les intempéries. Giambattista aimait peindre au bord de la piscine. L'odeur des roses dégoulinant sur les murs l'enchantait. Face à une grande toile l'inspiration faisait son chemin. L'intérieur d'un lieu Saint était représenté, flouté sur la droite pour figurer la fumée de l'encens, le bleu nuit contrastait avec le doré des objets sacrés. Une icône illuminée par le soleil représentait la Vierge, les couleurs de son habit ainsi que son auréole étincelaient. Elettra qui venait faire ses longueurs quotidiennes, contempla l'œuvre et s'exclama :

- Padrino, c'est magnifique ! On se croirait dans l'esprit d'un fidèle !

Giambattista répondit en souriant :

- C'est exactement ce que j'ai vu là-bas, des gens avec une foi absolue !

Elettra demanda :

- Es-tu devenu croyant ?

Le peintre fixa le tableau, sibyllin :

- Je me sens appartenant à un tout. Ces hommes ne font que cristalliser leur appartenance à travers leurs rites... Et je trouve cela profondément beau. Remercier la vie de nous avoir créés, de nous avoir dotés d'un esprit nous permettant de l'honorer... Ils l'honorent en effet ! L'église, les icônes, les bibles, même la coupole dorée, tout est conçu pour l'amour de notre source ! Je suis heureux de les avoir aidés à magnifier des objets sacrés ! Tu aurais vu leurs sourires !

- Pourquoi es-tu parti en Ukraine ? questionna la jeune fille à brûle-pourpoint.

- Pourquoi pas ? répondit le peintre en haussant les épaules.

Elettra n'insista pas. Elle plongea pendant qu'il représentait un calice.

Le futur roman d'Olga parlerait de moldaves expatriés. S'entrecroiseraient les vies de trois personnages dans trois pays différents : Canada, France et Italie. Elle s'interrogea : n'aurait-elle pas mieux fait de chercher du travail pour ne pas être désœuvrée à la rentrée ? Elle ne se sentait pas à sa place dans la résidence car pas invitée en tant qu'artiste. Elle culpabilisait de plus belle quand elle écrivait : cela ne lui rapportait rien. Ses amis parlaient sans cesse de leurs projets, des contrats signés, qui avec une grande maison d'édition, qui avec un producteur. Ses amis vivaient de leurs arts et en vivaient très bien, ils étaient pour la plupart connus mondialement. Pas elle, et elle savait la difficulté pour arriver à leur hauteur. Elle était prête à travailler d'arrache-pied pour les égaler. Cependant, elle allait bien devoir subsister. C'était cela la priorité, car sans pain, pas d'art ! Un nœud de pensées contradictoires la torturait. Olga se ressaisit, elle avait le temps d'écrire maintenant, elle n'était pas encore à Milan. Si elle voulait réussir, il fallait bûcher !

Le duo de scénaristes travaillait sur la terrasse quand Léandre se fit piquer par une guêpe. Ils trouvèrent du baume du tigre dans la trousse à pharmacie mais cela ne soulagea pas le jeune homme. Il voulait un remède naturel, de la lavande par exemple. Stanislav proposa d'aller en chercher à la

pharmacie de Stein am Rhein. Il enfourcha son vélo et descendit la colline. Il s'apprêtait à entrer dans le commerce quand il aperçut Marco à la terrasse d'un café. Il n'était pas seul... Alessio assis face à lui, ils conversaient comme de vieux amis. Ils avaient l'air préoccupés. Stanislav pénétra dans la pharmacie. Tout cela était de plus en plus bizarre...

En remontant la colline, Stanislav s'interrogeait sur le point commun des deux hommes : leur réaction face à Elettra. Était-ce ce qui les avait réunis cet après-midi ? Stanislav ne remarqua pas le taxi qui le suivait. Il accota le vélo au mur quand le véhicule s'arrêta devant l'entrée, deux occupants en sortirent. Stanislav n'en crut pas ses yeux : Apollonia, sa femme, et Nicolai, son fils ! Le chauffeur de taxi sortit leurs valises du coffre. Stanislav courut à eux et les serra dans ses bras :

- Mes amours !! Quelle surprise !!!

Apollonia lui expliqua que sa mère était guérie, ils avaient donc pris un avion pour le rejoindre.

Le soir, les résidents pique-niquèrent au bord du fleuve, profitant d'une chaude soirée. Léandre, d'excellente humeur, buvait un verre de tokaj avec Tania et Olga. Il

espérait la fille de ses pensées et se préparait à l'aborder avec des mots spirituels. Il ne fallait pas qu'elle le prenne pour un Monsieur Tout-le-monde qui déblatère des banalités ! Il avait pensé traduire un poème de Nerval en anglais pour lui déclamer des vers, mais avait trouvé ce procédé pompeux. Il se contenterait de la saluer avec son plus bel accent britannique, durement acquis pendant ses années d'études en art dramatique. Il lui dirait ensuite qu'elle lui évoquait un tableau préraphaélite. Il était certain que la jeune femme serait captivée par ces belles paroles ! Il garderait les vers pour plus tard, quand ils seraient intimement liés. L'inconnue surgit en compagnie de ses amis et marcha vers la buvette, vêtu d'un bikini turquoise. Passant près de Léandre et ses deux compagnes, elle le dévora des yeux. Le jeune homme fondit de volupté. C'était dans la poche, il n'avait qu'à aller la trouver et elle tomberait dans ses bras. Décidé, il se disposa à la suivre pour l'accoster... Quelqu'un lui tapota l'épaule : Alessio ! Mais que faisait-il ici celui-là ? Il le couvait des yeux.

- Ah Léandre, pour une fois que je ne travaille pas, je vais en profiter pour t'accaparer un peu !

Léandre, embarrassé, lui répondit :

- Avec plaisir !

Il se forçait à être avenant mais bouillait intérieurement. Cela paraissait sur son visage. Autant l'acteur était excellent quand il jouait, autant dans la vie, il ne pouvait cacher ses sentiments. Alessio le questionnait sur son dernier film. Se sentait-il proche du personnage ? Aurait-il pu agir comme lui ? La fille lui échappait, Léandre ne la voyait plus. Il vit les cheveux flamboyants réapparaître au loin. Il s'élança vers la jeune femme laissant Alessio au milieu d'une phrase. Léandre s'était trompé, il s'agissait de quelqu'un d'autre. Il revint vers le groupe, Alessio avait tourné les talons. Bon débarras, se dit-il.

Après le pique-nique, on grimpa la colline en chantant : Stanislav et Léandre, imbibés de pouilly-fuissé, braillaient une chanson paillardes en français. Chacun avait une bonne raison de s'extasier ! Stanislav était au comble du bonheur, il avait retrouvé sa famille ; les séparations étaient la hantise de l'écrivain. Quant à Léandre, il pensait que l'affaire était dans le sac avec la fille et cela le rendait ivre de joie. Leurs compagnons souriaient de leurs chansons et battaient des mains à défaut de connaître les paroles. Ceux qui en comprenaient le sens riaient aux éclats. Stanislav se souvenait de ses années d'étudiant en France quand il avait appris ces chants d'ivrognes avec ses camarades. Léandre les avait appris

de la même manière, lors de beuveries universitaires. Sobre, il n'aurait jamais osé chanter cela. La troupe gravissait gaiement la montée quand Ignacio hurla :

- LA GROSSE BITE À DUDULE !

Olga s'endormit paisiblement. Mais la nuit lui réservait des surprises... Dans la villa, entourée de la parentèle d'Esfandiar, elle déambulait comme une étrangère, surveillée par chacun. Apeurée, elle se cacha dans un placard. Elle entrouvrit la porte et vit Esfandiar, le visage fermé. Ses proches l'entourèrent et lui dirent en italien :

- Cette fille doit rentrer, elle ne sert à rien. Elle ne t'apportera rien. Renvoie-la au plus vite !

Esfandiar approuva :

- Oui, je vais le faire.

Impassible il appela Olga. Cette dernière s'éveilla d'un bond. Esfandiar lui demanda :

- Olga mon miel, que t'arrive-t-il ?

Olga lui raconta par le menu ce cauchemar. Esfandiar l'étreignit :

- Mais enfin ma douce, ma famille t'adore et personne ne te blâmera jamais ! Quel rêve bizarre...

Il lui baisa les lèvres. Olga se leva pour prendre l'air. Esfandiar s'enquit :

- Veux-tu que je t'accompagne ma douce ?

Olga lui dit de se rendormir. Elle sortit et flâna aux alentours du château. Le vent soufflait, faisant frissonner les cimes des arbres. Le paisible fleuve répandait des effluves aquatiques. Olga ferma les yeux, vit le Danube qu'elle avait suivi de Budapest à Vienne. Cette pensée l'apaisa aussitôt. Si le Rhin la rappelait à ses années strasbourgeoises, le Danube lui évoquait d'anciens souvenirs. Quand elle était enfant, ses parents l'avaient emmenée dans le delta du Danube en Roumanie, dans une minuscule ville au bord de la mer Noire, Sfântu Gheorghe. Cet endroit étrange, dont l'architecture était similaire à celle des villages moldaves, était accessible depuis Tulcea par bateau. Olga n'avait pas vu les heures passer lors du trajet, observant les roselières et les forêts riveraines. Ce spectacle lui sembla irréel, tout comme la station balnéaire. La vue sur les canaux, la plage de sable fin, le bras de Saint Georges, tout était cerné par les eaux. La petite fille avait déclaré à ses parents qu'« on aurait dit la Moldavie mais avec

la mer ». Sa mère lui expliqua : quelques années auparavant, la Moldavie s'était étendue jusqu'à la mer, à quelques dizaines de kilomètres au nord de Saint Georges. Olga s'extasia, si la Moldavie avait les pieds dans l'eau alors c'était un pays parfait ! Ses parents lui racontèrent comment les vicissitudes géopolitiques l'en avait coupée. L'enfant n'avait pas tout saisi mais regrettait amèrement que son pays ait été dépossédé de ses plages. Olga adulte mesurait la chance de connaître cet endroit insolite qu'elle percevait toujours avec ses yeux d'enfant. Cela l'intriguait, elle avait une folle envie d'y retourner pour confronter ses souvenirs à la réalité. Les exhalaisons fluviales appelaient Olga au voyage. Elle voulait aussi revoir la Moldavie du nord au sud. Son propre pays et ses alentours lui paraissaient exotiques après ces années d'exil.

Olga sortit de sa rêverie et rentra. Elle se dirigea vers la cuisine en quête de nourriture. Passant par la salle à manger, elle aperçut une silhouette sur la terrasse, assise dans le canapé. Elle s'approcha et vit Tania. La tête dans les mains, elle semblait en proie à la détresse.

- Tania, est-ce que ça va ? hasarda Olga.

Tania leva la tête vers la jeune femme.

- Oui, j'ai fait un cauchemar... Et toi ?

Olga s'assit :

- Pareil... A peu près le même thème depuis quelques nuits...

Olga demanda à Tania de lui conter son rêve récurrent, elle avait entendu la styliste l'évoquer à plusieurs reprises.

- Je suis près d'un fleuve, j'attends, ce que j'attends, je ne le sais. Mais l'attente est longue, pénible, ça va crescendo ! Elle devient douloureuse, je me mets à pleurer, pour moi c'est insoutenable, puis pleurer n'est plus suffisant, cette souffrance est atroce et je ne sais si elle est physique, morale... Un orage éclate, violent, le vent me déstabilise et je perds l'équilibre. Je tombe dans un gouffre et je me réveille brusquement !

Elles furent interrompues par le grincement de la porte du couloir. Dans la salle à manger apparut Marco, puis Alessio. Visages graves, ils parlaient. Marco tourna la tête vers la baie vitrée ouverte. Il se décomposa en voyant les jeunes femmes.

- Oh, la gang des cauchemars ! lança Marco en anglais, je ne savais pas qu'il y avait une réunion au sommet cette nuit !

Les filles se regardèrent, surprises. Que pouvait bien faire Marco debout à une heure pareille, et en compagnie d'Alessio.

- J'ai pas fait de cauchemar mais une petite insomnie ! J'ai croisé Alessio dans le couloir ! expliqua Marco.

Alessio disparut dans l'obscurité. Marco proposa en français :

- Allons donc jaser dans cuisine ! On s'bourrera la face de sucreries !

Les filles approuvèrent cette idée. Ils dénichèrent des biscuits de la veille, des schlaathemer rickli⁴⁷ et les accompagnèrent d'un chocolat chaud. Après ce goûter nocturne, Olga, les paupières lourdes, quitta ses compères.

Tania taquina Marco :

⁴⁷ Spécialité suisse rappelant les merveilles ou les oreillettes.

- Tu te sens si seul que tu dragues les hommes ! Tu as bon goût, il est cute cet Alessio !

Marco ouvrit de grands yeux :

- Tu l'trouves cute ?

- Ben oui ! Et alors ? J'aime pas trop les hipsters mais celui-là a un regard envoûtant... Enfin ce qu'on en voit derrière ses abominables binocles ! Comment va Inke au fait ? rétorqua Tania.

Marco se rembrunit. Il lui répondit en anglais :

- Elle va bien. Mais je n'ai guère de nouvelles.

Quand Marco parlait anglais, sa voix se faisait plus grave ; on aurait dit un autre homme, plus attirant. La version québécoise évoquait le bouffon de service dans un film : voix aigüe, intonations nasillardes. Tania songeait à ça. Elle ne répondit pas.

- Elle est bizarre. Elle m'a dit qu'elle avait des affaires à régler, qu'elle était très prise. Je ne sais pas quoi penser...

Tania se ressaisit. Elle le reconforta :

- Ne t'en fais pas ! C'est certainement la vérité...

Marco soupira :

- Ce n'est pas grave. J'ai jamais été super chanceux en amour.

Tania s'approcha de lui et lui caressa l'épaule.

Le soleil apparaissait déjà à l'orient. Les deux insomniaques regagnèrent leurs chambres.

Je suis rassuré. Mon complice m'a redonné de l'espoir. Ce que je croyais n'est pas. Cependant l'espoir, à quoi me sert-il ? J'ai décidé de ne rien faire. Je continue à prendre ma ration quotidienne de joie à la dérobée. Je ne reviens pas de cette plénitude, elle me remplit.

Je continue à mater Léandre. Il va finir par craquer. Pauvre de lui ! Je me prends au jeu, cela dédramatise la situation. Car oui, c'est dramatique. Je me sens pris au piège. Il a eu une excellente idée mon complice, mais je me demande si je ne vais pas souffrir encore plus. Repartir avec un cœur endommagé. Je n'aurais peut-être pas dû accepter.

Je suis toujours sur mes gardes mais on nous a surpris. Nous devons être encore plus attentifs dorénavant. Les autres ne doivent pas se poser de questions. Il faut absolument préserver mon identité. Alessio je suis, Alessio je resterai.

Chapitre 5

Trois visages fatigués apparurent au petit-déjeuner. Olga peinait à garder les yeux ouverts. Pourquoi ne pas se recoucher, se dit-elle, après tout, elle n'avait aucune obligation. Elle ne travaillait sur aucun projet artistique attendu par des milliers de gens : son livre n'était espéré par personne. Ce qui attendait la jeune femme, c'était un travail à Milan plaisant ou non. Pas la gloire ! Ignacio étudiait avec intérêt les faits et gestes de ses compagnons. Ce matin il avait jeté son dévolu sur Olga. Elle le remarqua et lui lança :

- Rien d'intéressant à raconter sur moi mon petit Ignacio, désolée ! Pas de mystère, pas de vie trépidante. Sauf si le chômage t'inspire... Passe ton chemin !

Ignacio qui ne s'attendait pas à cette réponse cinglante s'exclama :

- BORDEL DE CUL !

Olga sourit car Ignacio ne semblait pas saisir la malice de ses propos.

- Tu deviens comme Tania ! C'est bizarre mais ça te va plutôt bien !

- Tu ne me connais pas encore ! ajouta Olga en minaudant.

Grâce à cet intermède, elle avait retrouvé sa bonne humeur. Ignacio avait le don de la rasséréner quand il proférait des insanités, allez donc savoir pourquoi ! C'est dans de meilleures dispositions qu'elle s'attabla dans la bibliothèque et se mit au travail. Pendant ce temps Ignacio, troublé par cette facette d'Olga, s'interrogeait. L'année précédente, la jeune femme, timide, dévoilait sa vraie nature lors des fêtes (alcool aidant) : énergique, joyeuse, drôle. A présent à l'aise avec ses amis, la gentille Olga pouvait se muer en personne mordante ! La jeune femme se lâchait plus que l'année précédente, elle se montrait sous son jour véritable. Et pas seulement lors des soirées arrosées... Il trouvait ça plaisant. Esfandiar ne devait pas s'ennuyer.

Tania était lessivée par ses nuits interrompues mais travaillait avec acharnement. Elle dessinait une robe imprimée d'une murale de Docta et Bandi⁴⁸. La jupe en tulle serait ornée de la fresque et le haut de la robe serait uni. Elle hésitait sur la

⁴⁸ Docta et Bandi sont des artistes graffeur.

couleur quand son téléphone sonna : un appel de son assistant. Celui-ci, excité, annonça qu'on lui avait proposé une collaboration avec une maison de vêtements et de chaussures de danse, une maison des plus prestigieuses ! Le directeur en personne souhaitait rencontrer Tania. Le rendez-vous serait fixé au 1^{er} août si possible. Ils se verraient à Zurich si cela arrangeait la jeune femme. Tania dit à son assistant que le 1^{er} août et Zurich lui convenaient. Après l'avoir remercié, elle raccrocha. Le téléphone à la main, elle éprouva la sensation que sa chute cessait, que le dénouement était proche.

Stanislav et Léandre venaient d'achever le premier jet du scénario. Stanislav déclara :

- Nous sommes diablement efficaces ! Nous aurons terminé plus tôt que prévu ! Que comptes-tu faire de ton temps libre ?

- Me plonger dans mon prochain rôle ! Et profiter des vacances !

- Ha ha ! Une belle jeune femme dans les parages ? Ou peut-être un beau serveur ? se moqua Stanislav.

Léandre protesta :

- Oh ne me parle pas d'Alessio ! Il m'exaspère avec ses regards énamourés. Il n'a aucune chance avec moi !

Puis avec un air mystérieux :

- Cet été je me laisse aller. Je ne réfléchis pas, ne cherche pas de rencontre. La meilleure façon de tomber sur un heureux hasard...

- L'heureux hasard n'est-il pas déjà en vue ? susurra Stanislav.

Léandre changea de sujet :

- Je me demande si la sortie du film va nous rendre archi-célèbres !

Allaient-ils faire face à des hordes de paparazzi et des fans en folie ou cela ne changerait-il rien ? Tous les artistes (sauf Olga) étaient connus dans leur domaine et parfois au-delà. Ignacio n'avait pas caché que son livre était librement inspiré de leur été montréalais et avait obtenu l'accord de ses amis pour le publier. Les personnages ne portaient pas les mêmes noms que les artistes mais étaient reconnaissables par leurs caractéristiques. L'affaire « Nadja-Mahmood »⁴⁹ avait fait

⁴⁹ Voir « La Sucrierie Laurentienne », chapitre XVIII.

grand bruit au Canada et dans le reste du monde. Et le livre ainsi que le film étaient attendus avec impatience. Les œuvres étaient « embellies » : Ignacio avait forcé le trait des situations comiques et créé un insoutenable suspens. Le tournage aurait lieu l'année suivante à Montréal. Léandre confia à Stanislav :

- L'acteur qui me joue me ressemble tant ! Je suis content du casting !

- Pourquoi n'as-tu pas voulu te jouer ? s'enquit Stanislav.

- J'aurais trouvé cela malvenu ! Me jouer moi-même ! De plus ce n'est pas vraiment moi mais une version fictive créée par Ignacio !

- C'est juste ! approuva Stanislav, J'apprécie le choix des acteurs ! Qu'ils soient de la même nationalité que les personnages me plaît beaucoup !

- Et que nous soyons scénaristes encore plus !

Ils descendirent prendre du bon temps et une bouteille de côtes-de-Provence au bord de la piscine.

Aristide n'adressait plus la parole à Giambattista, il l'ignorait. Le peintre approuvait le comportement du botaniste, juste châtement de sa désinvolture pendant leur relation. Aristide avait toujours été courtois avec lui, complaisant, même trop... Il s'adaptait toujours à ses desiderata. Il venait à Milan quand le peintre daignait lui accorder du temps et le comblait de ses attentions : il lui amenait ses chocolats préférés, achetait les meilleurs cannolis de la ville, portait des vins fins, avait toujours un mot tendre... Giambattista savait Aristide amoureux et il ne l'était pas moins. Mais prisonnier de son secret, il ne pouvait se laisser aller à l'amour. Il feignait le dédain et le je-m'en-fichisme. Giambattista considérait Aristide comme un saint, ce dernier avait supporté tant de bassesses, il avait raison de le mépriser ! Il ne méritait que ça ! Bientôt délivré de son fardeau, Giambattista voulait reconquérir l'artiste floral. L'anniversaire d'Aristide approchait, Giambattista le surprendrait. Il avait peu de temps et pas d'idées. Il demanda à une personne pleine de ressources. Stanislav suggéra sans hésitation :

- La Chartreuse Laurentienne !

Stanislav précisa :

- La Chartreuse d'Ittingen, tout près d'ici, il y a un superbe domaine. Avec restaurant et... jardin médicinal !!

Giambattista acquiesça :

- C'est parfait ! Il va aussi falloir un traiteur, mais si tu dis qu'il y a un restaurant...

- Oh, laisse-moi faire pour le traiteur ! Je vais te donner un coup de main. J'avais déjà prévu d'y réunir notre brigade alors l'anniversaire d'Aristide tombe à pic ! répondit Stanislav.

Le grand jour arriva. Stanislav vint trouver Aristide et lui dit :

- Dis-moi Aristide, ce soir j'aimerais t'inviter au restaurant ! Un petit resto du coin très sympa avec bouffe traditionnelle ! Je voudrais te parler d'un projet de livre qui nécessite des illustrations florales.

Aristide, qui adorait la bonne chère et dessiner des fleurs, accepta. Au moins, il n'était pas difficile à convaincre ! Stanislav et son invité quittèrent le château sous les yeux des résidents. Ils se précipitèrent ensuite dans les voitures et filèrent à la chartreuse. Stanislav fit quelques détours pour leur

laisser le temps d'arriver avant eux. Tout avait été orchestré pour que le roi de la soirée ne se doute de rien. Personne ne lui avait souhaité son anniversaire. Avant de partir pour le restaurant il avait vu Olga et Esfandiar vautrés dans le canapé. Il constata :

- L'ambiance est à la fête ce soir !

Olga avait répondu :

- Soirée tricot-crochet-tisane en perspective !

À l'approche de la chartreuse, Aristide s'extasiait sur les paysages verdoyants, les vignes et les vergers. Depuis le stationnement, ils prirent un petit chemin pour gagner à pied le restaurant. Charmé par le lieu, Aristide ne cessait de s'ébahir. Au cœur de la chartreuse, les deux compagnons passèrent sous des arcades pour rejoindre une cour où les joyeux lurons acclamèrent l'invité d'honneur. Aristide esquissa un de ses célèbres sourires. Il paraissait ému, il ne s'attendait pas à cette surprise. Un menu spécial avait été créé par un chef, probablement celle ou celui qui officiait dans le lieu. Aristide était aux anges (il adorait manger). On prit l'apéritif dans le jardin médicinal, trinquant avec un sex on the beach (coktail favori du roi de la fête), dégustant des petits fours

divins. Léandre ne touchait pas aux mets gras, il se contentait de pousses de soja et de carottes coupées en tranches. Il fit une moue dégoûtée : on venait de lui mettre sous le nez le plateau de croissants au jambon dégoulinant de fromage. Il leva les yeux pour décliner poliment et vit la fille de ses pensées ! Elle était l'une des serveuses ! Léandre n'en revint pas, elle ici ! Quelle coïncidence étonnante ! Mais en fait, c'était un signe ! Il saisit vivement deux croissants et en engouffra un dans sa bouche. Il la remercia avec emphase puis lui demanda qui avait cuisiné ces délicieux amuse-gueules. Le tout dans un anglais maladroit et la bouche pleine, l'accent britannique massacré par le croissant réduit en bouillie. Dire que ses premières paroles devaient être spirituelles... La jeune femme lui expliqua que c'était l'œuvre du chef, un ingrédient secret y avait été ajouté. Léandre tenta de le déceler, en vain. Il mâcha avec lenteur, grimaça, leva les yeux au ciel :

- Je ne vois vraiment pas. Me donneriez-vous un indice ?

Il essayait d'engager la conversation pour garder la serveuse auprès de lui. La jeune fille s'excusa, elle devait travailler. Léandre se promit de lui reparler et jeta discrètement l'un des croissants. C'était tout de même délicieux !

Ignacio avait bu trois cocktails et ne pouvait faire une phrase sans débiter des injures. Il se servit un verre de bourgogne, s'approcha de Tania et de Giambattista et demanda à l'italien :

- Mais il est où ton OSTIE de chat ? Épais d'chat !

Sujet sensible l'année précédente, le chat adoré du peintre ! Méchant comme pas deux, personne n'avait le droit de se plaindre de ses manifestations d'agressivité, son maître le défendant avec véhémence. Giambattista, loin de se froisser, répondit calmement :

- Il est chez mes parents.

- Con d'chat ! EUTHANASIE ! Oups... Pardon ! s'excusa-t-il après un soubresaut qui lui fit renverser son verre sur Tania.

Marco éclata de rire et murmura à Aristide :

- Dire tout haut ce qu'on pense tous tout bas...

Tania secoua la tête, excédée. La jeune serveuse aux cheveux auburn vint à sa rescousse, extrêmement zélée, elle lui proposa d'aller à la salle de bain pour nettoyer sa robe.

Tania se laissa emmener. La jeune femme souriante enleva les traces de vin avec dextérité à l'aide d'une petite serviette. La tache avait pratiquement disparu, Tania remerciait la serveuse mais elle ne voulait rien entendre : elle continuait de frotter, insistant pour que ça soit parfait. Elle complimenta Tania :

- Quelle magnifique robe ! Où l'avez-vous trouvée ?

La styliste lui expliqua qu'elle avait été faite sur mesure par une créatrice bavaroise. La serveuse s'exclama :

- Ça vous va à ravir ! J'aimerais vous demander...

Ignacio l'interrompit, il venait s'enquérir de l'état de la robe.

- Ténia je suis désolé... Tu ne m'en veux pas trop...

Tania le houspilla puis l'entraîna dans le jardin. Il l'avait au moins délivrée de ce pot de colle !

Tania, à fleur de peau, s'isola un instant. Elle en voulait à Giambattista qui lui avait peu parlé depuis son retour. Pas qu'il l'ignorait, mais elle sentait qu'il évitait de se trouver seul avec elle et d'engager une conversation. Elle ne connaissait pas la raison de son départ ni de son changement.

Son ami de toujours, son frère était transfiguré. Elle savait sa générosité et sa bonté dissimulées par une feinte arrogance. Il avait délaissée cette arrogance, et pas seulement avec Elettra et elle. Comment cet homme si orgueilleux en surface, pouvait-il désormais s'afficher si modeste ? Elle l'observa, il conversait avec sa filleule. Elle le maudissait intérieurement : « Giamba ! Stupido ! Comment peux-tu me faire cela ? Nous ne sommes jamais rien cachés ! Tu ne t'en sortiras pas comme ça ! ».

On s'attabla et on découvrit le menu :

La Chartreuse Laurentienne (n'oubliez jamais d'où vous venez !) vous propose ce soir :

Feuilletés au fromage de chèvre et au miel de myrtille

AOC Sancerre blanc

Domaine Alphonse Mellot « La Moussière »

2014

~

Filets de bœuf à la saveur de sirop d'érable et de moutarde

de Meaux, fenouil braisé et pommes

AOC Pissac-Léognan

Château Carbonnieux

2009

~

Sélection de fromages suisses et italiens

AOC Côtes de Bourg

Cuvée d'exception « Leopardus »

2015

~

Salade de petits fruits au rhum ambré

Champagne Don Pérignon rosé

2016

~

Café et mignardises

~

Les invités se regardèrent, circonspects. La serveuse annonça :

- Le Chef !

Auguste apparut. Tania cria, Marco sacra, Ignacio jura, les autres poussèrent des hurlements de surprise. Stanislav, son complice, riait. Léandre eut une crise de larmes. Auguste le prit dans ses bras :

- Mais oui c'est moi, en chair et en os (surtout en chair) !

Léandre sanglotait de joie.

- Mes amis, vous me manquez trop ! J'ai donc délaissé femme et enfants (et restaurant !) pour vous rejoindre ! Je vous régalerai au Château Rhéna !!! Mais ce soir, c'est au sein de la Chartreuse Laurentienne que j'officie, de quoi nous rappeler de bons souvenirs !!

Les résidents applaudirent, heureux d'être tous réunis.

- Je suis venu plus tard cette année, remplacé par la Cheffe suisse Greta M. car j'ai déménagé ! Je suis revenu en Europe ! expliqua le cuisinier amaigri.

L'assistance écoutait religieusement.

- Mon fils va intégrer l'école de ballet à Paris, nous voulions être auprès de lui (enfin pas trop loin). Ma famille et moi avons élu domicile dans le sud d'où je suis originaire. Je vais ouvrir un restaurant au bord de la Méditerranée ! Vous y serez tous les bienvenus !

Après le repas, on dansa, on rigola, on chahuta dans le jardin médicinal. Léandre qui avait bu comme un polonais, chancelait. Il prit un dernier verre pour se donner du courage, son troisième dernier verre d'armagnac... Il retrouva la serveuse qui s'appêtait à partir. Il lui demanda poliment :

- J'aimerais vous connaître. Pourrions-nous discuter un peu ?

La jeune femme, lasse, lui répondit qu'elle devait rentrer au plus vite à Stein am Rhein.

- Aaaaah, s'exclama Léandre, je loge justement là-bas avec tous mes amis !

Elle manifesta de l'intérêt : où logeaient-ils ? Il expliqua fièrement « nous sommes des artistes en résidence dans le château sur la colline ». La jeune femme, lui promit de leur rendre visite et partit. Léandre exulta. C'est le moment que choisit Giambattista pour amener le gâteau d'anniversaire d'Aristide (une tropézienne, son gâteau favori) et pour chanter à la québécoise la traditionnelle chanson :

- Cher Aristide, c'est à ton tour de te laisser parler
d'amour...⁵⁰

Le jeune homme souffla ses bougies sous une salve de
cris et d'acclamations.

Après quelques danses effrénées Tania ne tenait plus
debout. Elle s'assit à côté de Marco. Il fixait le sol.

- Tu en fais une tête ! J'espère que ça va mieux avec
Inke !

- No comment...

Il baissa les yeux.

- Je vais rentrer, dit-il.

- Raccompagne-moi s'il te plaît, je suis crevée !

Ils prirent le chemin du retour. Quand ils arrivèrent au
château, Marco se rendit sur la terrasse pour fumer. Tania,
stupéfaite, le suivit.

- Tu fumes toi maintenant ?

⁵⁰ Alternative québécoise de la chanson « Joyeux anniversaire ». Refrain modifié de la chanson « Gens du pays » de Gilles Vigneault.

Marco accoudé à la balustrade répondit :

- Une fois tous les six mois environ...

Tania proposa :

- Un verre pour accompagner ta cigarette ?

Elle se dirigea vers la cuisine pour chercher l'armagnac. Elle croisa Alessio dans le couloir, il revenait du centre-ville. Elle le salua, gênée. Pourquoi se sentait-elle embarrassée ? Son visage s'empourpra quand il lui répondit. Elle se saisit de la bouteille et des verres, revint sur la terrasse. Alessio était dans la salle à manger, il lisait dans le divan. Le serveur avait une chambre minuscule, il bouquinait souvent des classiques italiens dans les pièces communes. Tania servit deux verres et trinqua avec Marco. Elle manqua de tomber, il la rattrapa de justesse.

- J'ai bu un petit coup de trop ! avoua Tania en riant.

Ils s'assirent sur la balancelle. Marco, abattu, était peu enclin à la conversation. Tania avait remonté ses genoux contre sa poitrine, elle sirotait son verre. Marco tourna vers elle un visage grave. Tania mécomprit son regard. Elle s'approcha de lui et lui baisa les lèvres. Marco, soufflé, ne

réagit pas. On entendit une porte claquer. Marco se leva et courut vers le couloir laissant Tania pantoise.

Alors que la fête touchait à sa fin, Aristide vint trouver Giambattista pour le remercier :

- Merci pour cette attention ! Cette fête était une réussite ! Stanislav et toi m'avez comblé...

L'italien saisit la balle au bond :

- Ce n'est pas tout ! Pour ton anniversaire, je veux t'offrir un cadeau un peu spécial...

Il lui donna des clés. Aristide haussa les sourcils, que signifiait cela ?

- Ce sont les clés de chez moi à Milan...

Giambattista, éperdu d'amour, agissait au mépris de toute considération. Il n'avait pas encore avoué ses « fautes », expliqué sa fuite, tout révélé. En proposant à Aristide de vivre avec lui, il commençait par la fin ! Il offrait à l'artiste floral l'entrée de sa tanière où il avait toujours vécu seul avec son chat : une preuve d'amour ! Aristide resta silencieux un moment puis lâcha :

- C'est non !

Il disparut hâtivement dans l'obscurité.

Je suis mortellement blessé. Je ne m'en sortirai pas vivant. Alessio n'est plus. Son enveloppe est trop anéantie. Alessio ne se relèvera pas car je ne me lèverai plus. Je resterai ici et attendrai un sommeil éternel. La lumière s'est éteinte sous mes yeux, démolissant mon être. Les lueurs d'espoir se sont obscurcies.

Pourtant...

Mon complice avait eu une excellente idée : un nouveau plan. Il m'en avait parlée, m'expliquant comment ça se déroulerait. C'était vraiment bien construit. Ça reprenait des éléments du passé. J'ai mis du temps à accepter puis j'ai dit oui. Après tout, on ne sait jamais. Mais voilà, tout est gâché ! Mon complice ne l'est plus, il a pris son rôle trop à cœur, outrepassant les limites. Qu'est-ce qui lui a pris ?

Chapitre 6

Dès le lendemain, Auguste cuisina au Château Rhéna. Greta se chargeait des pâtisseries, sa spécialité. Auguste apporta le dessert, Alessio étant absent :

- Je vous le donne en mille : une tarte au citron !

Il regarda Giambattista avec crainte.

- Je me suis réconcilié avec le citron⁵¹ ! murmura l'italien en souriant.

- C'est l'œuvre de Greta, ajouta Auguste.

Les résidents mangèrent en silence la délicieuse tarte, fondante comme un sorbet. Les souvenirs de la Sucrierie affluèrent. La tarte au citron était la madeleine de Proust des résidents. On servit le café. Tania portait des lunettes et évitait ostensiblement Marco, elle bailla à plusieurs reprises. Stanislav s'enquit de ses nuits agitées.

⁵¹ Voir « La Sucrierie Laurentienne ».

- Sono stanca morta⁵² ! Les cauchemars continuent...
avoua la jeune femme.

Le russe observa :

- Je repensais à ton cauchemar de fleuve l'autre jour, et
je ne peux m'empêcher de penser au mythe de la Lorelei !

Tania répondit :

- Lorelei ? Qui est-ce ? Cela me dit quelque chose.

Stanislav conta la légende : Lorelei est une jeune fille
assise sur un rocher surplombant le Rhin en Allemagne. Elle
chante d'une voix divine et les marins l'entendant, chavirent,
oubliant les forts courants du fleuve. Le poète Brentano avait
fait de Lorelei une jeune femme d'une grande beauté appelée
Laure Lay ; cette dernière, abandonnée par l'homme qu'elle
aime, jette un œil sur le Rhin où elle croit voir son bateau et
plonge dans le fleuve. Tania murmura :

- Intéressant, cette jeune fille se meurt d'amour et
plonge dans le Rhin, très romantique... Pas le genre de truc
que je ferais !

⁵² « Je suis crevée ! »

Stanislav lui expliqua que Brentano était l'un des grands poètes romantiques d'Heidelberg. Tania s'écria :

- C'est amusant, j'y ai fait ma première année de médecine, mais je ne m'en souviens presque pas...

Giambattista, mortifié par la réaction d'Aristide (brusque et blessant pour la première fois), s'était réfugié près de la piscine pour peindre. Une idée avait germé au cours de l'anniversaire. Inspiré, il créait des ébauches, une nouvelle série était en train de naître. Vers la fin de l'après-midi Elettra vint nager et Giambattista fit une pause ; elles se faisaient plus rares depuis son séjour chez les moines. Devenu plus endurant, il était capable de travailler des heures sans s'arrêter. Il étira son dos et son bras endolori puis regarda son pantalon, tira sur son polo pour mieux le détailler. Il portait les mêmes vêtements depuis sa fuite : il avait emmené deux pantalons, trois polos et une veste chaude. Usés par le travail dans les champs, des trous ou des taches avaient endommagé les habits du peintre. Il décida :

- Je dois aller en ville. Je ne peux pas me vêtir ainsi plus longtemps !

Elettra sourit, elle reconnaissait là son parrain toujours tiré à quatre épingles.

Stanislav, allongé, ne trouvait pas le sommeil. Sa femme dormait à poings fermés. Il élaborait le plan de son futur livre. Il le mémorisait en le répétant dans sa tête. Une porte claqua, il frissonna. Il comprit d'instinct que le danger menaçait un des résidents. Il se leva et sortit de sa chambre. La porte du couloir était béante. Il entendit des pas hâtifs se diriger vers le donjon puis reconnut la silhouette de Tania. Cette dernière courait, haletait. Il pressa le pas et la suivit jusqu'à la terrasse de la salle à manger. Elle se pencha par-dessus la rambarde, manquant de basculer dans le vide. Stanislav l'attrapa vigoureusement et la ramena à l'intérieur. Tania se débattit, murmura des paroles incompréhensibles puis, à demi-éveillée, balbutia :

- Je veux comprendre, je veux terminer ce rêve, je ne veux pas de cette fin !

Stanislav la fit asseoir. Greta déboula de la cuisine, elle avait entendu le tapage. Elle confectionnait des pâtisseries pour la journée. Elle ne comprenait rien aux paroles de Stanislav mais voyant l'état de Tania, elle s'empressa de lui

porter de la limonade et du sachertorte⁵³. Stanislav demanda à Tania ce qui s'était passé. La jeune femme revigorée par le gâteau expliqua :

- J'ai décidé de « changer » la fin de ce maudit cauchemar. Je voulais échapper à la chute alors je me suis mis à courir et j'ai dû courir en vrai. Me voilà somnambule ! Et habile somnambule se dépatouillant dans les dédales de ce château !

Stanislav s'enquit de la suite du rêve ainsi « modifié ».
Tania continua :

- Je n'ai pas eu le temps de « voir » le dénouement ! À la fin de ma course, j'étais sur un pont et je me suis penchée. C'est là que tu m'as attrapée ! Oh et je me suis cogné le genou, regarde-moi cette bosse !

Elle désigna une boursouflure bleuâtre du doigt. Greta lui proposa une autre part de gâteau. Tania la complimenta sur ses talents de pâtissière « Tu surpasses Auguste en la matière ! ». Stanislav partit à la pharmacie acheter du contrecoup. Tania suivit Greta dans la cuisine. Voyant l'armagnac elle songea avec amertume : j'ai embrassé Marco ! Elle s'était mise dans

⁵³ Gâteau au chocolat d'origine viennoise.

de beaux draps. Le québécois tirait une tête d'enterrement et l'évitait. Marco était son complice depuis le début, jamais il ne l'avait attirée. Tania secoua la tête, dégoûtée. Comment avait-elle pu ? Alessio pénétra dans la cuisine, le visage boursoufflé. Enfin, ce qu'on voyait de son visage à travers barbe et lunettes ! Il broyait du noir lui aussi ! Faire la gueule était à la mode au château ! Tania l'apostropha :

- Une petite insomnie Alessio ? C'est un mal très répandu ces derniers temps ! Tu es bien triste, viens donc goûter ces merveilles et retrouver le sourire !

Alessio ne répondit pas, il s'assit face à elle. La jeune femme lui servit une part de gâteau et un verre de limonade. Elle l'encouragea :

- Tu vas voir, ça va te requinquer. Fais-tu des cauchemars toi aussi ?

Alessio leva les yeux vers elle. Tania y perçut une désespérance abyssale. Ce garçon était-il en deuil ? Il finit par murmurer :

- Un cauchemar réel, voilà ce que je vis.

Il baissa la tête, accablé. Tania se leva et l'enlaça.

Quand Stanislav revint au château, il trouva Tania se confiant à Alessio dans le divan. Elle lui racontait comment dans un moment d'égarement, elle avait embrassé son ami « Quelle drôle d'histoire n'est-ce pas ? Il ne me plaît même pas Marco ! ». Les lueurs matinales illuminaient le visage rieur d'Alessio ; il était un autre homme.

Tania ne s'était pas recouchée, elle attendait un appel de son assistant concernant la semaine de la mode. Son équipe était en train d'organiser le défilé de sa collection haute couture. Durant ces jours de folie, elle se rendait à de nombreuses fêtes et assistait aux défilés de ses collègues. Elle présenterait en septembre le fruit de sa collaboration avec Giambattista⁵⁴, une superbe collection printemps-été. Elle s'entretint avec son assistant de la scénographie du défilé. En passant, il lui confirma son rendez-vous avec le directeur de la maison de ballet :

- Ce sera le 1^{er} août à midi à la gare de Zurich, si cela te convient toujours !

Tania répondit laconiquement :

- Oui, parfait !

⁵⁴ Voir « La Sucrierie Laurentienne ».

Elle nota l'heure et le lieu dans son agenda.

Olga flânait à Stein am Rhein admirant ses maisons à colombages et leurs fresques. Elle avait mal dormi, encore des cauchemars... Elle se sentait mal à l'aise, un peu vide. Sortie pour s'aérer l'esprit, elle ne cessait de ruminer des pensées parasites. Elle croisa Giambattista. Ils s'installèrent à la terrasse d'un café et le peintre lui confia qu'il allait se délester de son poids :

- Je vais faire mes aveux ! Je dois passer à l'action, je ne peux plus avancer, je ne peux plus mener ma vie, j'ai perdu du temps ! Mais après ça... Si on ne me le pardonnait jamais ?

- À l'époque tu as agi selon ta conscience, tu voulais bien faire ! Tu peux être fier de cela !

Giambattista soupira, tritura la tasse et déclara :

- Tu as raison, bien sûr... Mais il est temps à présent. Il est plus que temps. Je n'attendrai pas la fin de l'été ! Et tant pis si je dois retourner à Milan dès maintenant !

Giambattista avait passé sa jeunesse à papillonner : le secret le tenait à l'écart de l'amour. Il passait d'un adonis à l'autre sans connaître leurs noms. Qu'importe car Untel serait

remplacé dès le lendemain. Il ne pouvait fonctionner qu'ainsi. Relations physiques fugitives. Point barre. Puis Aristide était apparu dans sa vie⁵⁵. Le peintre avait bien essayé de l'éviter, de sortir chaque soir, de coucher avec tout Montréal... Rien n'y avait fait, l'amour l'avait frappé. Et ils avaient débuté une liaison. Giambattista n'avait voulu à aucun prix lui dévoiler ses sentiments, feignant le détachement. Entre eux ça se limitait à : boire, s'allonger, parler peu. Il souffrait de ces faux-semblants mais ne pouvait se résoudre à tout arrêter. Jusqu'au soir où Aristide lui conta l'histoire de ses parents, le renvoyant brutalement au secret. Giambattista, désespéré, crut à un signe, il ne croyait pourtant ni en Dieu ni en diable. Il s'enfuit, rattrapé par le destin.

Les résidents s'étaient réunis autour de la piscine. Greta s'était jointe au groupe. Le moment était venu pour Giambattista de parler. Il restait près des rosiers, observant ses amis. Il se répétait des phrases, semblait un étudiant avant un oral : il tremblait, nouait et dénouait ses doigts, ne cessait de soupirer. Les autres badinaient, certains nageaient. Marco qui avait retrouvé le sourire faisait des bombes, prenant un malin plaisir à éclabousser Léandre, agacé de voir ses vêtements mouillés.

⁵⁵ Voir « La Sucrierie Laurentienne ».

- T'attends-tu la princesse charmante ? se moqua Marco.

Léandre songea à sa belle inconnue, il ne savait même pas son nom. Il avait surnommée Roussalka⁵⁶ sa naïade rhénane aux cheveux fauves. Il passait les derniers jours à l'attendre, rêvassant. Stanislav l'avait rappelé à l'ordre plusieurs fois quand ils travaillaient.

- Léandre, où es-tu ? Pas avec moi a priori...

Léandre balbutia :

- Je suis dans le passé, je revis l'été précédent pour mieux le traduire dans notre travail !

- À d'autres ! lança Stanislav, oublie les (ou la) filles et concentre-toi ! Tu iras courir le guilledou plus tard !

Léandre rabroua Marco pour la énième fois quand Roussalka apparut, solaire, vêtue d'une légère robe blanche. Léandre en lâcha son verre de mousseux. Elle le salua avec indifférence. L'éloquent acteur balbutia des onomatopées. Stanislav vint à sa rescousse :

⁵⁶ En russe русалка : ondine, sirène. Esprit féminin des eaux dans la mythologie slave.

- Nous avons organisé une petite sauterie. Joignez-vous à nous !

La jeune femme ne se fit pas prier. Elle remercia le russe, accepta le verre qu'il lui tendait. Elle s'approcha de Tania et l'interrogea sur son séjour. Tania reconnut la jeune femme serviable de la chartreuse. Léandre dédaigné par sa belle suisse, se consola avec du Ricard. Questionnée sur son métier, Tania était intarissable. Elle décrivit le processus de fabrication de ses œuvres pensant que la serveuse admirait son travail, mais cette dernière n'avait jamais entendu parler de sa maison de couture. Tania dû se rendre à l'évidence : la jeune suisse la draguait ouvertement. Le regard caressant, elle se rapprochait d'elle. Aristide qui avait perçu l'embarras de Tania, s'approcha d'elle et l'enlaça.

- Chérie, peux-tu me donner les clés de la voiture ? Je dois me rendre au centre-ville, déclara-t-il.

Il lui colla un tendre baiser sur la joue. Tania répondit :

- Oh oui, elles sont dans la chambre, je vais aller les chercher... Mon... amour !

Elle s'excusa auprès de la jeune femme, fila vers le château.

Giambattista secoua la tête et quitta la fête.

Léandre, écœuré, bouda sur une chaise. Greta s'approcha, lui sourit. La jeune femme, chic dans sa robe droite, prononça une phrase incompréhensible en allemand. Voyant l'air interrogateur de l'acteur, elle balbutia :

- Mein... français, pas bon... Moi comprendre ein bisschen⁵⁷. Toi très triste, moi console toi.

Ce soir Greta ressemblait à une actrice américaine des années cinquante, ravissante, classe. C'était la première fois qu'elle apparaissait sans sa tenue de cuisinière. Léandre songea : les personnes en uniforme font partie du décor, ils sont intouchables. On ne les regarde pas, ils sont tels des objets animés. Ils sont asexués. Sans sa veste de chef, Greta se muait en être humain, en jeune femme attrayante ! Léandre se laissa aller. Elle l'entraîna vers sa voiture en silence.

Tania demeura à l'entrée du château. Elle s'assit sous les roses. Léandre semblait épris de la serveuse. Elle n'aurait jamais pensé faire un jour concurrence à l'acteur ! Elle allait pouvoir le charrier ! « Je vais venir t'aider à draguer dans les bars. Elles viendront à moi et tu n'auras qu'à faire ton choix !

⁵⁷ Un peu.

» lui dirait-elle le lendemain. Mais il avait bon goût, cette jeune femme était charmante. Si elle avait aimé les filles elle n'aurait pas hésité. À rester immobile, Tania fut gagnée par la somnolence. Des images vaporeuses émergèrent : le bord d'un fleuve, une colline sombre, un groupe de jeunes gens. Elle s'interrogea : quel était le fleuve ? Ce n'était pas le Rhin, fleuve dans lequel elle ne craignait pas de plonger. Il ne l'engloutissait pas dans des abysses sans fin. Le Rhin aux eaux tranquilles l'accueillait. Sur ses rives, elle n'était pas forcée de rester figée, à attendre on ne sait quoi. Expectative déchirante lui suppliciant corps et âme. Obligée de demeurer sur cette rive, de souffrir une attente. Ce fleuve inconnu était-il le fleuve Léthé⁵⁸ ? Elle, Laurelei happée dans le fleuve de l'oubli. Un bruit de pas, elle tressaillit. Giambattista apparut, il s'assit à ses côtés.

- Que fais-tu ? murmura-t-il.

- Je fais un petit somme, plaisanta Tania, je suis devenue narco depuis que je ne dors plus la nuit !

- Tu cauchemardes de plus en plus... Ne vois-tu rien de nouveau ? demanda Giambattista qui connaissait les rêves de son amie.

⁵⁸ Fleuve de l'oubli dans la mythologie grecque.

- Ma va là⁵⁹ ! Avant de me questionner, laisse-moi donc connaître les raisons de ton mystérieux voyage !

- Justement... Parlons-en ! Je vais t'en expliquer les causes... et les conséquences !

- Ça a l'air sérieux dis donc ! Ne crois-tu pas que tu aurais pu m'en toucher un mot avant ? Qui suis-je pour toi ? Plus ta sœur apparemment ! Moi qui pensais que tu ne me cachais rien. J'avais tort !

Tania, fâchée, avait haussé le ton.

- Bien sûr que tu es ma sœur, cela ne changera jamais ! Prego, ne sois pas en colère ! Cela ne me facilite pas la tâche...

Ils furent interrompus par Ignacio qui éructa :

- VAFFANCULO⁶⁰ !

Tania se leva et lança au peintre :

- Dire tout haut ce qu'on pense tout bas !

⁵⁹ Allons donc.

⁶⁰ Célèbre injure italienne que l'auteur ne traduit pas par pudeur.

Elle courut dans les escaliers, disparut dans l'obscurité.
Ignacio s'excusa. Giambattista pesta et gagna ses appartements.

Elettra en montant dans sa chambre surprit une conversation entre Ignacio et Stanislav qui ne l'avaient pas vue.

- Ça a bardé tout à l'heure entre Giambattista et Ténia... Je suis arrivé au mauvais moment. Ténia était en maudit tabarnak⁶¹ ! raconta Ignacio.

- Tu sais bien que Tania est exténuée, la pauvre cauchemarde chaque nuit. Cela explique qu'elle soit à fleur de peau ! répliqua Stanislav.

- En tout cas Giambattista avait l'air mortifié... Mais par discrétion, j'ai filé ! Jamais vu Ténia comme ça...

Elettra n'avait jamais vu sa mère en colère contre Giambattista. Ils se chamaillaient souvent, mais sans cris ni larmes. Ils s'aimaient profondément et Giambattista faisait partie intégrante de la famille. Cependant, jamais Giambattista n'avait ainsi déguerpi. Surtout sans en parler à Tania ou à elle. Tania avait été affectée par ce départ inopiné. Depuis le retour

⁶¹ En maudit tabarnak : en colère (en québécois).

du peintre c'était glacial entre eux. Elettra sentait qu'il ne s'agissait pas d'une simple brouille... La fuite de son parrain et leur fâcherie n'étaient pas sans corrélation. Giambattista avait été présent dans la vie d'Elettra depuis sa naissance, l'enfant se confiait plus à lui qu'à sa mère, il avait été là dans les moments capitaux de son enfance et de son adolescence. Pourquoi d'ailleurs ne l'avait-il jamais adopté ? Rien ne s'opposait à ce qu'il devienne son père officiellement. L'imagination fertile de la jeune fille fit son chemin : si Giambattista ne l'avait jamais fait, cela signifiait qu'il était sans doute son véritable père, son père biologique. Jamais elle n'avait vu les choses sous cet angle. Elettra, fruit de l'opération divine, n'avait jamais posé de questions sur ses origines paternelles ; elle savait qu'elle n'obtiendrait aucune réponse, personne ne les détenant... ou personne ne souhaitant les donner. Elle se chercha des ressemblances avec Giambattista, en vain, elle était le sosie de sa mère à l'exception des yeux. Elle s'interrogea sur la relation de Tania et de Giambattista. Ils avaient toujours clamé être frère et sœur. Sa mère répétait :

- Mio fratello Giamba !

Étrange alors, comment en étaient-ils arrivés à concevoir un enfant ? D'autant que la jeune fille n'ignorait pas

les penchants de son parrain pour la gent masculine, les femmes ne l'ayant jamais intéressé.

Giambattista peignait au bord de la piscine. Le coup d'éclat aurait lieu ce soir ! Rien ni personne ne l'en empêcherait ! A lui la liberté, quel qu'en soit le prix. Si les choses tournaient mal, il pourrait toujours retourner en Ukraine et acheter une ferme près du monastère. Le matin il avait fait sa valise au cas où. Il avait perdu Aristide alors il s'en fichait. Qu'il soit banni et pour de bon ! Il était foncièrement solitaire alors ça ne changerait pas grand-chose. Il se donnait encore une heure pour peindre puis il filerait se doucher avant le repas. Cependant, le ciel ne l'entendait pas ainsi : il se bleulait de nuages moussus, les pétales de rose tourbillonnaient dans les rafales, les arbres dansaient en chœur. Un orage imprévu s'amenait. Giambattista plia bagages et prit la direction du château. Les bourrasques se faisaient plus intenses, le peintre peinait avec son matériel dans les bras. Une voiture se gara, Greta en sortit et lui prêta main forte. Ils pénétrèrent dans la salle à manger où certains étaient réunis, guettant la tempête. Greta fila dans le couloir, vers les chambres.

- Vous avez vu ce changement de temps ? Ce n'était pas prévu! fit remarquer Stanislav. Cela arrive à une vitesse

fulgurante. Heureusement qu'Apollonia et moi sommes revenus plus tôt de la plage...

Elettra proposa à son parrain une partie d'échec. Giambattista posa là ses affaires et accepta ; la douche attendrait. Et ça le détendrait avant le moment fatidique. Olga s'était postée à la fenêtre guettant les nuages bleuâtres. Marco contemplait avec attention Tania. Cette dernière persifla :

- Et bien Marco ? Vas-tu quitter Inke pour mes beaux yeux ?

Marco rétorqua :

- Voilà une crise de bonne idée, j'ai toujours rêvé de vivre en Italie plutôt qu'en Autriche !

Tania fit mine de le frapper puis l'entraîna sur la terrasse. Il était temps de parler.

- Je m'excuse, affirma la jeune femme, je n'ai pas voulu t'embrasser. Tu es beau garçon mais tu ne m'attires pas. Puis je suis certaine qu'Inke et toi ça va s'arranger !

- C'est correc', répondit Marco, y'a rien qui va v'nir gâcher notre amitié !

Ils s'embrassèrent comme des amis ; affaire classée !
Le tonnerre résonna, la pluie jaillit. Ils entrèrent en riant dans la salle à manger, bousculèrent Olga qui ne bougea pas d'un pouce, fascinée par la tourmente. Ça éclata franchement : les éléments en furie se déchaînaient, pluie et éclairs fendant le ciel sans répit. Marco se mit à chanter « Elle s'appelait Serge »⁶². Tania le charria :

- Le grand pianiste s'essaye à la chanson !

Marco éleva la voix et hurla :

- ELLE S'APPELAIT SERGE DU LUNDI AU LUNDI ET DE MIDI À MIDI ELLE S'APPELAIT SERGE !

- Ça veut dire quoi ? s'enquit Ignacio.

Tania répondit :

- C'est de la poésie québécoise, ça demande de la réflexion !

Auguste ajouta :

⁶² Chanson des Trois Accords (album «Dans mon corps»).

- Les Trois Accords sont de grands poètes ! Mais je préfère celle-là : Dans mon corps Dans mon corps de jeune fille Dans mon corps de jeune fille Il y a des changements⁶³ !!!!

Marco entonna la chanson. Le duo se mit à danser. L'électricité statique grisait nos amis. Stanislav admirait l'horizon par-dessus l'épaule d'Olga. Il courut vers le couloir, déclara :

- Ce spectacle est magnifique, je vais aller chercher Apollonia pour qu'elle voit ça !

Auguste annonça le menu : salade de bœuf mariné, flan d'artichaut et mousse d'abricot. On mangerait tard car il avait eu une interminable conversation avec le gérant de son restaurant, il n'avait encore rien préparé. Puis Greta avait pris sa journée.

- Elle fricote avec Léandre ! persifla Marco.

Elettra se proposa d'aider en cuisine et fila se mettre à l'œuvre. Le téléphone d'Auguste sonna. Stanislav déboula dans la salle à manger et demanda :

⁶³ Chanson des Trois Accords (album «Dans mon corps»).

- Avez-vous vu Apollonia ? Elle n'est pas dans la chambre et Nicolai m'a dit qu'elle était partie il y a déjà une demi-heure pour nous rejoindre.

Personne ne l'avait vu. Stanislav trouvait cela étrange. Il s'inquiéta, ses émotions décuplées par l'orage. Olga le rassura : elle était quelque part dans le château, ce véritable labyrinthe. On chercha dans le château. Pas de traces d'Apollonia.

- Mais où peut-elle bien être ? J'ai un mauvais pressentiment... dit Stanislav.

- Peut-être est-elle allée en ville ? suggéra Olga.

- Oui, ça doit être ça. Mais elle a dû y aller à pied... A-t-elle demandé à quelqu'un ses clés de voiture ?

Olga, Tania, Marco, Auguste, possesseurs d'une voiture, secouèrent la tête. Marco et Ignacio filèrent au spa, peut-être Apollonia s'y trouvait-elle ? Stanislav décida de se rendre en ville. L'orage s'abattait avec fureur, coups de foudre incessants et pluie diluvienne. Aristide le retint :

- Non, n'y va pas. Apollonia doit être en lieu sûr ! Il fait trop mauvais pour sortir.

Mais Stanislav ne voulait rien entendre. Malgré les protestations de ses amis, il prit la direction des escaliers et sortit du château. Olga et Aristide tentaient de lui faire entendre raison. Giambattista se leva pour les suivre.

Tania, restée seule, s'approcha de la fenêtre, ensorcelée par le déferlement des éléments sur le paysage thurgovien. Une idée saugrenue lui passa par la tête : elle allait se planter au bord du fleuve pendant la tempête pour exorciser son cauchemar. C'était dangereux ? Certes, mais le ras-le-bol était trop fort ! Il prenait le pas sur la prudence. Il lui fallait confronter le rêve à la réalité ! Les orages lui avaient toujours fait faire des folies, lui montant littéralement à la tête. Elle s'élança vers l'escalier et rejoignit sa voiture. Stanislav et son équipée venaient de constater que la voiture d'Auguste avait disparu. Ils aperçurent Tania filant comme un boulet de canon puis démarrant en trombe. Ils ne purent la retenir et la suivirent avec la voiture d'Olga.

Dans le château, Auguste au téléphone depuis une demi-heure, mortifié, ne cessait de répéter :

- Mais enfin ma chérie... Ne fais pas ça je t'en prie !

Elettra ne se débrouillait pas trop mal : c'était moche mais ça avait bon goût. La salade de bœuf ressemblait à du compost et le flan d'artichaut à des selles de tortue. Ne restait que la mousse d'abricot. Elettra lut la recette plusieurs fois, ce n'était pas une mince affaire ! Alessio entra dans la cuisine pour débiter le service. Découvrant la jeune fille seule aux fourneaux, il lui proposa son aide. Elettra dirigea les opérations, lui dictant la marche à suivre.

Tania roulait vers le Rhin, suivie d'Olga. Aveuglée par les éclairs, Olga conduisait lentement. Le déluge réduisait sa visibilité. Stanislav cria :

- Apollonia !

Olga freina, la voiture d'Auguste remontait la colline, Apollonia au volant.

Tania se gara au bord du Rhin et courut vers la rive panachée de vent et de pluie. L'orage grondait encore ça et là. Tania, détrempée par l'ondée, hurla aux éléments :

- Je ne veux plus ! Je veux la paix ! La paix ! Laissez-moi tranquille !

Elle giflait la pluie, rossait le vent. La fusion du Rhin et du ciel formait une immensité brouillée et aqueuse. Des branches volaient de toute part, entraînées par la tourmente.

Olga repéra la voiture de Tania, s'arrêta ; les artistes sortirent en hâte. La double flèche d'un saule ployait dangereusement au-dessus de la styliste. Elle n'y prêtait pas attention, se querellant contre l'air. La flèche céda, Giambattista courut se jeter sur Tania et la repoussa avant que la branche ne lui tombe dessus. Le lourd rameau effleura le visage de Giambattista, le blessant à la joue. Tania crut qu'il était gravement amoché. Elle se mit à pleurer :

- Oh Giamba ! Qu'ai-je fait ? È colpa mia⁶⁴ !

Les autres les entraînèrent vers les voitures. Tania n'avait de cesse de s'inquiéter pour suo fratello d'amore. Giambattista clamait qu'il n'avait rien du tout.

Au château on se faisait du mouron. Apollonia était revenue mais se demandait où étaient les autres. Elle observait le ciel fébrilement. Marco essayait de téléphoner aux absents : personne ne répondait. Ignacio répétait :

- SERGE LA JEUNE FILLE !

⁶⁴ C'est de ma faute.

Auguste, abattu, soupirait :

- Béa, ne fais pas ça... Venez ici avec les enfants ! Je t'en prie !

Tania et ses sauveurs firent leur entrée dans la salle à manger où l'on s'affola en voyant le sang couler du visage de Giambattista. Tania le soigna. Pendant ce temps, Apollonia expliquait :

- J'ai été au village faire des emplettes, j'avais pris la voiture d'Auguste sans l'avertir (il m'avait autorisé à la prendre quand je le désirais). J'ai été surprise par l'orage au retour ! Je n'avais plus aucune visibilité. J'ai arrêté la voiture et attendu que le gros de la tempête passe.

Elle s'excusa d'avoir été source de trouble. Stanislav la serrait dans ses bras, elle lui avait fait une grosse frayeur. La jeune femme consolait son époux tremblant, sincèrement désolée, mais ses yeux pétillaient d'euphorie. Tania se confondait en excuses :

- Oh Giamba je suis tellement désolée... Me pardonneras-tu ?

- Coudon⁶⁵ ! Lonia et toi vous aimez ben ça nous faire capoter... ajouta Marco.

Auguste avait raccroché, il annonça tout sourire :

- Béa et les enfants vont venir au château !

La petite assemblée leur contait ces mésaventures quand Esfandiar débarqua. Il avait travaillé dans ses appartements pendant tout ce temps, admirant le ciel zébré de sa fenêtre. Guilleret, il demanda :

- Salut les amis, qu'est-ce qu'on mange ce soir ?

Léandre et Greta avaient passé l'orage dans la chambre, fort occupés. Ils se dirigèrent, empourprés et béats, vers la salle à manger. Léandre était d'excellente humeur. Il ne songeait pas à Greta mais aux sensations éprouvées en sa compagnie. Lui le chantre de l'amour ! Déclamant ses rêves de romantisme niais et son désir de tomber amoureux pour toujours ! Vous pensiez à tort que l'acteur était fou de cette cuisinière suisse avec qui les dialogues se limitaient à un ânonnement de mots tels deux lardons dans un bac à sable. Que nenni ! Il songeait « Cette femme si belle ne me manquera même pas... Je ne suis pas amoureux d'elle, mais

⁶⁵ Interjection québécoise exprimant la surprise.

j'ai quand même couché avec ! ». Cette constatation ne le fit pas frémir. Avait-il changé à ce point ? Non, cette incartade lui avait procuré un bien-être inexprimable. Il avait déjà fait cela plus jeune, mais par erreur et mécompréhension. Car il avait toujours entamé ses relations avec l'espoir d'un amour durable. Avec Greta, il n'y avait pas d'amour et pas d'espoir d'amour non plus ! Une première dans sa vie !

En passant près de la cuisine ils aperçurent Elettra et Alessio qui riaient aux larmes. Elettra avait raté la mousse d'abricot et Alessio la taquinait :

- Sa laideur est proportionnelle à sa saveur ! Elle est aussi bonne que laide !

Elettra se tenait les côtes. Léandre remarqua :

- C'est toi qui cuisines ce soir ? On a loupé un épisode !

Elettra se calma et rétorqua :

- Et moi, j'ai loupé le repas ! Nos cuisiniers attitrés étaient tous les deux hors d'usage !

Alessio et elle éclatèrent de rire à nouveau. Greta se saisit d'un tablier et vint leur prêter main forte.

*Alessio c'est bientôt fini ! Je te laisse, je t'abandonne.
Le contrat s'achève. Tu vas me manquer ! Je commençais à
aimer jouer, comme on prend goût à n'importe quel jeu.
C'était un rôle de composition. J'ai bénéficié d'un soutien
sans faille. Mon complice a géré d'une main de maître mes
affaires. Je ne peux lui en vouloir pour une divagation qui
n'est pas de son ressort. Je suis allé le voir, je l'ai pris dans
mes bras. Oubliée cette histoire !*

*J'ai aussi découvert la splendide vérité... J'aurais
pu éclater en sanglots, pleurer les années perdues, regretter
ces moments dérobés. Au lieu de ça j'ai ri à la folie, une
douceur nouvelle enveloppant mon cœur, onctueux comme
une mousse aux abricots...*

*A visage découvert, à moi la félicité même éphémère.
Je sais ce que je vais voir, je ne l'imagine pas ; il ne s'agit
pas d'une vaine cristallisation de l'esprit. Ce que je vivrais
sera réel. Mais la suite de ce moment de grâce est inconnue.
Que se passera-t-il ?*

Chapitre 7

Tania préparait scrupuleusement son rendez-vous du 1^{er} août. Elle avait dessiné des ébauches affichées sur le mur de sa chambre. Ayant pratiqué le ballet plus jeune, elle avait puisé dans ses souvenirs diffus pour créer la tenue idéale. Cette collaboration l'enthousiasmait. Assise sur le lit, contemplant son travail, elle s'assoupit. Un rêve l'entraîna sur les bords du fleuve. Elle attendit dans la douleur, la nuit tomba et la tempête arriva. La souffrance la brisait. Elle voulait changer le cours de ce rêve irrémédiablement alors elle se roula en boule et ferma les yeux pour ne pas perdre courage. Du courage elle en avait eu toute sa vie, ce n'était pas ce cauchemar qui le lui volerait ! Elle entendait le tonnerre, sentait le vent enragé, la pluie froide la frapper de toute part. Comme au bord du Rhin pendant l'orage. La réalité lui donna la force d'affronter le rêve. Souffrant le martyr, elle ne se laissa pas plonger dans l'abîme. La tempête cessa après un moment interminable. Tania se leva, déroulant son corps endolori. Elle se tourna vers l'horizon ; sa silhouette se dessinait sur un ciel jaune-orangé, le soleil dardait ses rayons derrière la colline.

Ignacio travaillait d'arrache-pied. Mais il bloquait sur le dénouement du livre. Cet après-midi, il se sentait propre à rien, n'écrivait pas un mot, bayait aux corneilles. Il s'accorda une pause : l'air pur lui serait profitable. Il se rendit à la piscine pour profiter du soleil. Arrivant derrière le mur de pierre bordant le lieu, il surprit une conversation entre Olga et Giambattista. Ignacio s'arrêta net, surpris par leurs paroles. Olga, manifestement dans la piscine, s'adressait à Giambattista :

- Oui, il y a toujours quelque chose qui t'empêche d'agir, mais peut-être ne devrais-tu pas attendre le soir, vas-y maintenant !

- Non, répondit Giambattista, la journée je ne peux pas. Je n'ai pas assez de courage ! Le soir me donne des ailes, me rend prolix ! Tu sais, le soir on est plus passionné, la nuit nous enivre comme un blanc liquoreux !

- Je sais de quoi tu parles ! C'est pareil pour moi ! Le soir il m'est arrivé de faire des folies et de le regretter le lendemain...

- Je vais parler... Mais après, que ferons-nous ? Comment savoir ?

- Ne t'en fais pas. Je pense que ce ne sera pas si compliqué. Pourquoi ne pas faire un test ADN ?

La réponse de Giambattista cloua Ignacio. Il colla ses mains sur sa bouche pour ne pas hurler et se faire prendre. L'écrivain abasourdi courut vers le château et se jeta dans l'écriture. Le dénouement venait de s'offrir à lui ! Décidément, ses amis étaient une source d'inspiration inépuisable.

Auguste organisa une fête pour l'arrivée de Béatrice et de ses enfants. Tous les prétextes étaient bons pour festoyer. Stanislav observait les convives réunis autour de la piscine : Tania harassée par ses nuits écourtées, Giambattista contemplant son assiette, préoccupé, Marco, impatient et survolté, Olga, inquiète, son légendaire sourire envolé, Léandre et Greta, candides complices, deux ados, et Ignacio, à l'affut d'informations. Alessio leur servait du cabernet d'Anjou. Auguste souriait, serrant sa femme dans ses bras. Aristide dansaient avec Elettra, Esfandiar conversait avec Apollonia. Ces quatre-là savouraient leur été avec quiétude. Alessio et Elettra, depuis leur collaboration en cuisine, semblaient complices. Alessio paraissait plus à l'aise en sa présence. Il s'adressait à elle comme on s'adresse à ses proches. Léandre poussa Auguste dans la piscine. Un fou rire

général saisit l'assemblée. Tania ne réagit pas, elle s'affala sur la table, lasse. Stanislav songea aux vers de Pouchkine :

« Cette âme avide de souffrir

N'a pas cessé de succomber

A ce mal insensé: l'amour.

Une passion inconsolable

Consume la pauvre Tania.

Le sommeil la fuit. La santé,

Fleur et douceur de l'existence,

Le sourire, le calme pur,

Tout a passé comme un vain bruit.

Et sa jeunesse s'obscurcit,

Comme on voit de sombres tempêtes

Dés l'aurore étouffer le jour. »⁶⁶

Stanislav dit à Olga en russe :

- Petite fête très sympathique à l'image de notre groupe ! Nous sommes chanceux de vous connaître. Vous êtes mes étoiles sucrées du monde entier.

Olga sourit et rétorqua :

- VOUS êtes des étoiles, vous avez atteint le firmament ! Moi je n'ai encore rien fait de très probant. Tu vois, je suis ici pour accompagner Esfandiar, pas pour mon art...

Stanislav la sermonna :

- Mais où est l'optimiste Olga, si joyeuse, si souriante ? Tu es jeune Olga, ne l'oublie pas. Et tu as un don, tu as ta place dans les cieux, tout comme nous ! Continue et travaille dur !

Olga balbutia :

- Je suis touchée, quel compliment venant de toi ! »

⁶⁶ Extrait d'« Eugène Onéguine » (chapitre quatrième, XXIII) écrit par Alexandre Pouchkine, traduit par Jean-Louis Backès.

Elle souriait mais dans son regard, l'étincelle avait disparu. Stanislav s'inquiéta :

- Tu as l'air préoccupée. J'espère que tu n'as pas de soucis. Sache que si tu as besoin de soutien, je suis là.

Olga soupira :

- Je t'en suis infiniment reconnaissante Stas, j'ai tout pour être heureuse, les problèmes que j'ai ne sont pas insurmontables. Je suis certaine que je trouverai du travail à Milan et que je pourrai continuer à écrire !

Ignacio s'éclipsa pour écrire. Il romançait la réalité, enfin, ce qu'il imaginait de la réalité. Son éditeur se faisait pressant, il attendait d'Ignacio un synopsis. Il lui donnerait ensuite le feu vert pour écrire le livre. Ignacio termina de rédiger son texte, il tenait le fil conducteur, clair comme de l'eau de roche. Cette tâche achevée, Ignacio se sentit happé par le vide. La vie le fuyait peu à peu. Il contempla le coucher de soleil depuis la fenêtre, tête dans la main. Il en avait assez des caprices de son éditeur toujours plus impérieux. Il se sentait comme l'ouvrier d'une usine, il devait rendre des comptes sur la production. Ignacio n'avait pas abandonné un

travail abrutissant⁶⁷ pour se faire dicter les règles. Il avait passé l'âge de se faire marcher sur les pieds. Il devrait peut-être changer d'éditeur... Il regretta âprement d'avoir renouvelé son contrat l'année précédente.

Le jour du rendez-vous était arrivé. Giambattista et Elettra profitaient du voyage pour faire les boutiques. L'italien, après des mois de jachère vestimentaire, devait se procurer des costumes neufs. Pendant le petit déjeuner, Tania examinait les créations réunies dans un classeur. Le directeur de la maison de ballet avait eu raison de faire appel à la reine du romantique-urbain ! Les danseuses allaient s'arracher ses tenues ! Marco la fixait :

- Ai-je l'air du Messie Marco ? lança la jeune femme.

Marco répliqua :

- J'fatigué, s'cuse moi...

Il lui demanda sans transition :

- J'peux-tu venir à Zurich avec toi, j'dois acheter des partitions.

⁶⁷ Voir « La Sucrierie Laurentienne ».

Dans la voiture Giambattista et Elettra énuméraient les boutiques où refaire sa garde-robe. Excités comme des enfants, ils se réjouissaient de cette journée-emplètes. Tania et Marco se taisaient, l'une obnubilée par son rendez-vous et l'autre, sur les nerfs, au bord d'exploser. Tania le surprit du coin de l'œil en train de pleurer. Il envoyait des messages frénétiquement.

Arrivés à Zurich, Tania déposa ses compagnons au centre-ville et se rendit à la gare où le directeur arriverait à midi. Elle s'installa à la terrasse d'un café. Épuisée, elle posa la tête sur la table et s'endormit aussitôt. Quand elle s'éveilla, elle craignit d'avoir manqué le rendez-vous. Il était midi moins dix. Elle se leva, paya le serveur et pénétra dans le hall de la gare. Le soleil brillait à travers les arcades, aveuglant la jeune femme. Elle se dirigea vers le centre du hall, sous l'ange protecteur⁶⁸. Son assistant lui avait dit d'attendre là, le directeur viendrait à elle.

Giambattista et Elettra, pour acheter les chocolats favoris d'Aristide, se rendirent dans la galerie souterraine de la gare. Ils remontèrent par le hall car Giambattista voulait montrer à sa filleule l'œuvre de Niki de Saint Phalle.

⁶⁸ Sculpture de l'artiste Niki de Saint Phalle suspendue dans le hall de la gare de Zurich.

- Oh, c'est Maman. dit Elettra, apercevant sa mère sous l'ange.

Tania, attendait, son classeur à la main.

Arman trépidait près de la porte du train. Une heure de train avait paru une éternité. Il descendit presque en sautant et courut le long de la voie. Dans le hall et sans même la chercher du regard, il la vit à l'endroit convenu. Elle scrutait les voies et leurs regards se croisèrent. Le cœur d'Arman s'arrêta. Il ralentit le pas et se dirigea vers elle.

Tania fixait cet homme et plus il approchait plus le cauchemar s'évaporait. Jamais plus elle n'attendrait près du fleuve, jamais plus elle ne tomberait dans l'abîme de solitude. Envolées les souffrances indicibles. Il arrivait vers elle.

Giambattista avait vu Tania puis le directeur. Elettra vit son parrain pâlir puis frissonner, par plus de trente degrés. Il ne quittait pas le directeur des yeux. Elettra observa l'homme qui, grand et très beau, avait des yeux en amandes. Des yeux en amandes, comme elle. Giambattista pleurait.

Marco, dans un café du hall, considérait la scène et vit la détresse de Giambattista. Il courut vers lui, le prit dans ses bras. Elettra, bouleversée, assistait à cette scène filmesque se

tournant tantôt vers son parrain tantôt vers sa mère que le directeur avait rejoint.

Tania face à Arman, son amnésie se dissipait peu à peu. Arman murmura :

- Me voici, avec vingt ans de retard... Faven, je t'ai enfin retrouvée !

Tania, pétrifiée, chuta sous le poids des souvenirs.

- Maman ! hurla Elettra, immobile.

Giambattista sanglotait à chaudes larmes dans les bras de Marco.

Épilogue

Même l'imagination fertile d'Ignacio ne pouvait rivaliser avec cette histoire :

Vingt deux ans auparavant, Tania venait de s'installer à Heidelberg pour débiter ses études de médecine. A l'époque elle était encore Faven Z.. Quelques années plus tard, en devenant styliste, elle se ferait appeler par son deuxième prénom, Tania, estimant que cela faisait plus italien. L'été précédant la rentrée universitaire fut l'occasion de se perfectionner en allemand : Faven prit des cours avec un groupe d'étrangers. A la fin de l'été, le groupe se rendit à Zurich pour une visite touristique. En sortant de la gare, Faven s'aperçut qu'elle avait oublié son sac dans le train. Elle y retourna mais trop tard, il était reparti. Elle signala l'oubli à un agent ferroviaire et se retrouva au milieu du hall, seule. Ses camarades s'étaient déjà dispersés dans la ville. Un jeune homme la repéra et lui proposa son aide, elle semblait désappointée. Elle déclara en riant se retrouver sans argent et sans compagnons pour la journée. Il se présenta : Arman, tadjik étudiant aussi à Heidelberg. Ils passèrent la journée ensemble, Arman invita la jeune fille à déjeuner. C'est ainsi

qu'ils firent connaissance. À la rentrée, ils se retrouvèrent en médecine. Ils se croisaient parfois au détour d'un amphi. Au début ils se saluaient, échangeaient des banalités. Faven flirtait avec un allemand, un allemand qui lui en faisait voir de toutes les couleurs. Il s'amusait de l'innocence de la jeune italienne. Au début de l'été suivant, Faven décida de rester en Allemagne jusqu'en d'août. Elle souhaitait profiter avec son groupe d'amis des attraits du Bade-Wurtemberg. Le soir du solstice d'été, elle croisa Arman au centre. Ce dernier réalisa qu'il avait le désir de mieux la connaître. Il lui proposa d'aller boire un verre. Troublée par cette demande inattendue, la jeune fille refusa, prétextant avoir un petit copain (c'était à moitié vrai, elle sortait avec un français depuis quelques semaines mais ce dernier n'était guère emballé par leur relation). Elle réfléchit longtemps avant d'accepter. Physiquement, il n'était pas son genre, mais quelque chose la poussait à dire oui. Au début de juillet ils se rencontrèrent dans un bar près du pont Karl Theodor. C'est ainsi que leur relation débuta. Ils devinrent inséparables. Après une éprouvante séparation d'un mois, ils se retrouvèrent à la rentrée, plus amoureux que jamais. À Noël, ils voyagèrent à Prague où Arman offrit à Faven un pendentif orné d'un grenat. Elle ne cessa jamais de le porter.

Au début du mois d'août de l'année suivante, les amoureux s'apprêtaient à vivre ensemble dans l'appartement de Faven. Arman prit une décision : il allait demander la jeune femme en mariage. Mais il ne l'épouserait qu'après l'obtention du visa de résidence pour lui prouver qu'ils ne se mariaient pas à cette fin. Il se rendit à Paris pour acheter une bague du créateur favori de Faven. Pour ne pas éveiller de soupçons, il lui avait menti, prétendant se rendre à Francfort pour y visiter des cousins de passage. Il emmènerait ensuite Faven à Baden-Baden pour faire sa demande. Le matin du départ pour Paris, il prit ses bagages après avoir quitté définitivement son appartement : le soir il emménagerait chez Faven. Il déposa ses valises à la consigne de la gare de Strasbourg. À Paris, il trouva la bague adéquate : or rose, lapis-lazuli et saphirs. Dans le train du retour, il songeait à Faven qu'il devait rejoindre près du fleuve, le Neckar, non loin du pont Karl Theodor. Il récupéra ses bagages et passa la frontière franco-allemande en bus. La police des frontières fit un contrôle de routine après le pont de l'Europe. Le visa étudiant d'Arman était périmé. Trop occupé par son amour pour Faven, il avait manqué de vigilance et ne l'avait pas encore renouvelé. La police n'écoula pas ses arguments et le renvoya chez lui sans cérémonie. Il arriva dans son pays sans avoir pu communiquer avec Faven. Épuisé et désespéré, il s'en voulait énormément. À la frontière

de son pays, des policiers lui demandèrent ses papiers et le menottèrent sans explication. Il fut remis à des hommes cagoulés et armés, jeté dans un camion avec d'autres prisonniers et mené dans le Pamir⁶⁹. Ils l'enfermèrent dans une chambre où se trouvaient un lit et des corans en langue persane ; la fenêtre qui donnait sur les montagnes était obstruée de barreaux. Durant cet enfermement qui manqua de le rendre fou, il écrivit un poème pour Faven, « Les larmes de sang du Neckar ».

Faven, le jour où Arman se rendit à Paris, était avec son frère de cœur, Giambattista, qui passait quelques jours à Heidelberg. Le jeune italien avait fait la connaissance d'Arman la veille. Pendant que Faven attendait Arman près du fleuve, Giambattista faisait les quatre cent coups, mettant à profit sa beauté d'éphèbe. Faven patientait depuis près d'une heure et commençait à s'inquiéter ; Arman était toujours en avance. Le train venant de Francfort avait peut-être du retard. Des nuages menaçants auréolaient la colline mais Faven n'y prêtait pas attention. Deux heures après elle demeurait au bord du Neckar quand une tempête violente s'abattit sur la ville. Faven, qu'un funeste pressentiment tirillait, se laissa dominer par sa souffrance. Le vent impétueux la plongea dans le

⁶⁹ Région du Tadjikistan située à la frontière de l'Afghanistan.

fleuve. Heureusement, une voiture passait par là, le conducteur s'arrêta et brava l'intempérie pour sauver la jeune fille. Au petit matin, Giambattista qui dormait sur le canapé de son appartement, reçut un appel de l'hôpital. Il accourut au chevet de son amie. Faven, inconsciente depuis sa chute, se réveilla dans la matinée. Elle avait tout oublié, l'accident, Arman, Heidelberg. Quand on lui apprit qu'elle était étudiante en Allemagne, elle tomba des nues. Elle déclara en italien :

- Je veux rentrer en Italie et étudier là-bas !

Les médecins lui apprirent qu'elle avait eu la chance de ne pas perdre le bébé.

- Quel bébé ? interrogea Faven.

Le choc l'avait rendue amnésique, mais elle ne savait pas qu'elle était enceinte avant l'accident. Elle resta à l'hôpital quelques jours. Pendant ce temps, Giambattista ne voulant tirer aucune conclusion hâtive, chercha Arman. Il se rendit à son ancien appartement et demanda à ses colocataires où se trouvait le jeune homme.

- La dernière fois qu'on l'a vu, il partait pour Paris avec ses valises.

Le sang de Giambattista ne fit qu'un tour : Arman avait menti à Faven en prétendant aller à Francfort. Peut-être était-il rentré chez lui ? Peut-être savait-il la jeune femme enceinte et avait préféré fuir. Giambattista ne chercha pas plus loin. Écœuré, il blâma le tadjik. Et il mentit à Faven : il lui raconta qu'ils s'étaient rendus à une soirée étudiante. Il avait tanné Faven pour se rendre dans ce bar clandestin où se déroulait une fête interdite. Faven et lui avaient pris du bon temps, dansant sur les tables selon leur habitude. Ils avaient bu raisonnablement, n'avaient pas touché aux substances douteuses. Ce qui les intéressait dans les fêtes, c'était la musique, les gens, les rencontres. Giambattista s'était fait draguer par un bel estonien et avait perdu son amie de vue pour la retrouver le lendemain à l'hôpital. Faven qui ne se souvenait de rien se contenta de cette version. Arman n'existait plus ! Giambattista se promit d'épauler son amie. Ses études, moins prenantes que médecine, lui laisseraient le temps de s'occuper du bébé.

Quand elle sortit de l'hôpital, Faven rentra en Italie avec Giambattista et accoucha d'Elettra quelques mois plus tard. Giambattista l'aida, renonça à ses sorties et à son insouciance. Quand l'enfant dormait il peignait ; il produisit de nombreuses œuvres qui le rendraient célèbre quelques années

plus tard. Faven, après ses études de médecine, devint styliste, sa véritable vocation ; elle prit son deuxième prénom comme nom d'artiste. Giambattista ne révéla jamais à Tania la vérité, pour ne pas l'anéantir. Cette dernière ne se rappela ni d'Arman ni de leur amour. Tania qui avait pratiqué la danse classique depuis la maternelle, arrêta après l'accident et se mit à la boxe.

Dans le Pamir, Arman fut délivré quelques semaines plus tard par la police qui avait arrêté ses geôliers. Ces derniers, factices policiers des frontières, enfermaient les gens qui n'étaient pas musulmans et notamment les zoroastriens. Ils appartenaient à un groupe influencé par le mouvement islamique d'Ouzbékistan. Ils emmenaient leurs prisonniers dans la région du Pamir, où se trouvent les larmes de sang, pierres précieuses de couleur rouge, les lals. Dans les chambres où les prisonniers étaient séquestrés, les corans devaient les ramener dans le droit chemin. Arman fut capturé car zoroastrien. Libre, il partit à la recherche de Faven. Malheureusement, il n'avait pas retenu son nom de famille qui, érythréen, était pour lui imprononçable. C'était source de plaisanteries entre eux. Après l'obtention d'un nouveau visa, il retourna à Heidelberg mais on lui apprit que Faven était rentrée en Italie. Il la chercha en Italie, en vain. Il passa

chaque rue de Milan au peigne fin. Il se promet de la retrouver, de ne jamais cesser de chercher.

Son poème d'amour, écrit en captivité, fut publié dans les pays persanophones puis découvert par un spécialiste des langues persanes en France. Quand son éditeur le contacta pour lui annoncer qu'il serait l'un des premiers auteurs tadjiks traduits en Occident, Arman souhaita rester anonyme ; cet ouvrage était un exutoire, pas pour la gloire.

A Montréal, rentrant de la piscine un soir d'automne, Arman tomba sur une photo illustrant un article sur les prestigieux résidents de la Sucrierie Laurentienne. Il y vit Faven ; il avait enfin retrouvé sa trace. Peu de temps après, il rencontra Marco dans un parc et le reconnut : il figurait sur la photo du journal. Il lui raconta son histoire. Quand il prononça le prénom « Faven », Marco s'écria :

- Mais oui ! Tania m'a dit, c'est son premier prénom !

Arman et Marco devinrent amis. Ils imaginaient les retrouvailles entre Arman et Tania. Marco suggéra au médecin une rencontre à Heidelberg. Réunir les amoureux sur le lieu de leur idylle ! Le musicien pouvait convenir d'y retrouver Tania, mais à sa place, Arman se présenterait...Ce dernier était

euphorique. Il avait eu raison d'espérer, le miracle était arrivé : il allait revoir la femme adorée. Pendant quelques semaines il ne toucha plus terre. Le bonheur élève, au point qu'on en oublie l'essentiel... Un jour, Marco montra au tadjik un reportage sur Tania. Il la vit se mouvoir à l'écran : un choc ! Elle n'avait guère changé physiquement mais n'était plus la jeune fille connue deux décennies plus tôt. Découvrant la Tania actuelle, Arman comprit qu'il ne pouvait troubler son existence. Elle ne l'incluait plus lui, l'amant d'une époque révolue. De l'eau avait coulé sous les ponts... Il refusa ce rendez-vous en tête à tête pour ne pas bouleverser la vie de la jeune femme. Il craignait de la blesser. Marco pensa à une alternative. Il parvint à convaincre Arman de côtoyer Tania, mais en se faisant passer pour un autre. Ainsi pas de risque de perturber la jeune femme. Arman accepta. Marco s'arrangea avec le serveur engagé au Château Rhéna, Alessio, pour qu'il laisse sa place à Arman pendant un mois. Marco offrit à Alessio des vacances en Italie. Arman obtint un visa pour l'Europe (grâce à un poste à Montpellier qui débiterait à la fin de l'été). Il apprit son rôle de serveur et atterrit en Suisse. Il ignorait l'existence d'Elettra, tout comme Marco, sidéré en la découvrant. Elettra était-elle la fille d'Arman ? Le tadjik l'évitait car elle le terrifiait. Il avait retrouvé Faven, peut-être accompagnée du fruit de leurs amours. Trop de bonheur

terrifie. Surtout après des années d'isolement... Mais peut-être Elettra était-elle la fille de Giambattista ? Quand l'italien arriva au château, Arman le crut dur comme fer. Il n'avait pas reconnu le meilleur ami de Tania brièvement rencontré dans sa jeunesse. Marco lui assura par la suite que Giambattista ne pouvait pas être le géniteur d'Elettra. Arman continua de se questionner sur la paternité de cette enfant. Il en eut le cœur net quand il cuisina avec la jeune fille. Cette proximité nouvelle lui fit sentir qu'elle était de sa chair et de son sang. Quelle émotion pour lui ! Il la camoufla par le rire. Elettra ne s'était doutée de rien. Entre temps, Arman avait accepté l'idée d'un rendez-vous. Il ne pouvait plus résister, il devait revoir Faven en étant lui-même. Adviendrait que pourrait ! Au pire, ils se remémoreraient les souvenirs de leur histoire. Au mieux, il n'osait imaginer... Marco contacta l'assistant de Tania, se fit passer pour le directeur de la maison de ballet. Il convint d'une rencontre. Mieux qu'Heidelberg, il choisit Zurich, ville de la première rencontre.

Giambattista avait fui après avoir entendu l'histoire des parents d'Aristide :

Le père d'Aristide, vietnamien, étudiait à Bruxelles. Il rencontra à l'université une belge. Ils tombèrent amoureux. Le jeune homme voulut offrir à sa fiancée la bague de ses rêves

en grenat de Bohême. Il se rendit à Prague pour se procurer l'objet. La veille de son départ, la jeune femme lui avait appris sa grossesse. Le jeune homme ne lui révéla pas sa destination pour lui faire une surprise. Au retour, passant par Liège, il fut agressé par un groupe de racistes qui le tabassèrent et le plongèrent dans la Meuse. Aristide, liégeois qui assista à la scène lors de sa promenade du soir, se lança à sa rescousse. Le jeune vietnamien, mal en point, resta chez le belge pendant sa convalescence, incapable de bouger, traumatisé par l'accident. Aristide, bon et patient, s'occupa de lui comme de son propre fils et le soigna avec abnégation. Pendant ce temps, la jeune fiancée se faisait un sang d'encre, imaginant que son amoureux l'avait abandonnée, effrayé par sa grossesse accidentelle. Quand le père d'Aristide revint, elle comprit son erreur. Tout s'expliquait : il ne l'avait pas abandonnée, mais victime d'un accident, il n'avait pas été en mesure de lui donner de nouvelles. Leur enfant, qui naquit quelques mois plus tard, fut nommé Aristide. Le sauveur de son père devint son parrain.

Giambattista fixait Aristide, atterré. Il avait raconté cela en souriant, comme on relate un conte séculaire. Cette histoire fit prendre conscience à Giambattista de sa possible erreur. Peut-être était-il arrivé la même chose à Arman, que ce

n'était pas le lâche qu'il imaginait, abandonnant une femme enceinte. Et si Arman avait été victime d'une injustice ou d'un accident... Giambattista s'était mépris, il aurait dû aller plus loin, chercher Arman jusque dans son pays où il avait peut-être été renvoyé. Après le récit d'Aristide, il prit la fuite. Il ne savait où aller et par un heureux hasard, les icônes l'appelèrent à rester dans le monastère ukrainien. Il se sentait coupable, il devait réparer les torts causés à Tania, Elettra et Arman. A Salzbourg, il confia son secret à Olga, il ne l'avait jamais dit à personne. Il avait décidé de révéler la vérité à Tania. Il hésitait cependant, redoutant de perdre l'amitié fraternelle de la jeune femme.

Quand Elettra vit Arman sans son déguisement d'Alessio, elle comprit. D'abord rétive, elle finit par accepter l'accolade de ce père ; elle le connaissait mieux qu'elle ne le pensait, elle avait traduit son poème.

Deux semaines plus tard

Les résidents étaient réunis près de la piscine. Ils s'étaient beaucoup émus de cette histoire aussi belle que triste.

Tania s'apprêtait à partir avec Arman et Elettra à Heidelberg. Arman travaillerait à Montpellier dès le mois de septembre et viendrait chaque week-end à Milan. Il chercherait un emploi en Lombardie pour rester auprès d'elles. Ils avaient assez perdu de temps.

Ignacio avait supposé que Giambattista était le père d'Elettra à cause des bribes de conversations entendues au fil du mois. Apprenant la vérité, il avait remanié son esquisse de livre et l'avait envoyé à son éditeur. Ce dernier trouva la suite géniale et félicita Ignacio qui renonça à rompre son contrat, pour le moment.

Giambattista, délivré, tentait de se rapprocher timidement d'Aristide. Ce dernier s'était radouci à son égard. Giambattista resterait très présent dans la vie de sa filleule. Tania ne lui en voulait pas, au contraire, elle avait estimé qu'il avait agi avec d'excellentes intentions. Elle l'aimait encore plus, si cela était possible.

Le véritable Alessio, sosie du faux, servait nos amis. Il jeta un regard langoureux à Léandre. Arman, débarrassé de sa barbe et de ses lunettes, n'avait rien d'un hipster. Il rappelait plutôt un lettré parisien. Personne n'avait l'impression de l'avoir côtoyé pendant un mois. Léandre l'avait félicité pour

ses talents de comédien. Seul Stanislav avait senti qu'il y avait un loup ; lors de leur première rencontre, Arman s'était trahi en reconnaissant l'auteur de son livre, écrit en alphabet cyrillique. Le serveur n'était pas supposé parler russe...

Verre de bourgogne à la main, Esfandiar fit une annonce :

- Nous nous connaissons depuis un an mais avons vécu des aventures épiques ! Stas, Léandre et moi avons eu une idée pour prolonger nos péripéties d'artistes en résidence. Nous nous aimons et nous avons besoin de nous voir plus souvent !

Il sourit avant de continuer :

- Au cours d'une soirée arrosée (comme d'habitude me direz-vous !), nous avons pensé à l'élaboration d'un opéra contemporain mêlant danse, musique, littérature, cinéma, mode et art visuel. Nous avons besoin de candidats. Nous nous réunirons tous les deux mois pendant quelques jours. Voici le synopsis.

Il distribua à chacun une feuille. Olga avait déjà refusé de participer, trop prise par ses projets personnels, à

commencer par sa « réussite artistique ». Les artistes lurent attentivement la feuille. Tania déclara :

- Je vais m'occuper des costumes !

Ignacio :

- J'en suis !

Marco :

- Et la musique, faut un spécialiste !!

Il ajouta :

- C't'un christie de beau projet !⁷⁰

Ignacio demanda :

- Et où allons-nous nous réunir ?

Esfandiar précisa :

- Dans la villa familiale sur les rives du lac de Côme.

Les artistes accueillirent la nouvelle avec enthousiasme, voilà un lieu de création attrayant ! Ne rester

⁷⁰ « C'est un p***** de beau projet ! »

qu'à définir les dates des rencontres. La villa était grande, on pouvait y venir en famille.

Giambattista dévoila son dernier projet inspiré de son séjour monacal : il ouvrit un rideau pour dévoiler une série de doskas⁷¹ : des icônes orthodoxes représentant ses amis ainsi qu'Elettra et Arman. Ces œuvres étaient à couper le souffle.

Pour terminer, Auguste ouvrit une bouteille d'asti et affirma qu'on se réunirait l'été prochain et les suivants. Les artistes levèrent leurs flûtes à la promesse de se retrouver chaque été.

Arman considérait cette scène, ces artistes s'enivrant sous ce mur de roses, le vin scellant leur amitié. Cette image lui évoqua ce quatrain :

« Bois du vin... c'est lui la Vie éternelle,

C'est le trésor qui t'est resté des jours de ta jeunesse :

La saison des roses et du vin, et des compagnons ivres

!

⁷¹ Panneau de bois sur lequel est peinte une icône religieuse.

Sois heureux un instant, cet instant c'est ta vie.⁷² »

⁷² Omar Khayyâm, Quatrain no 36, traduit par Charles Grolleau, éditions Allia.